

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE

011165

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE

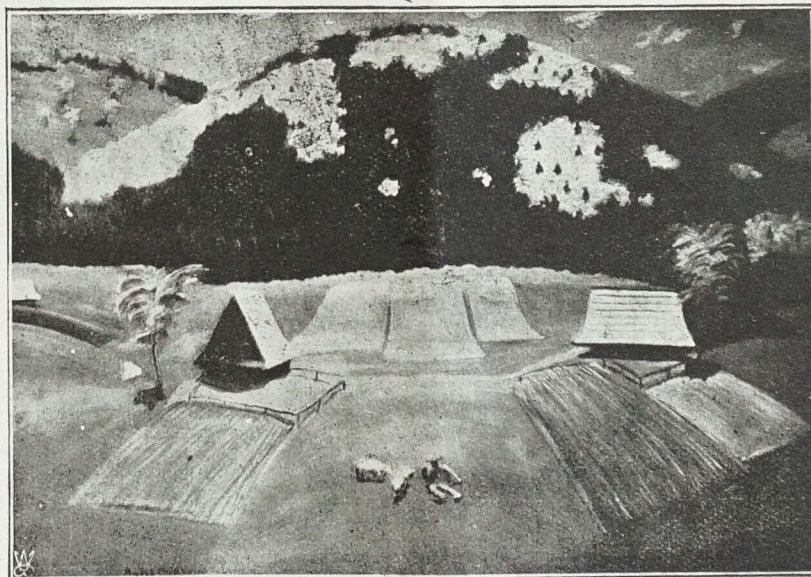
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

A la mémoire des Bayonnais. — Le Monument de Sobieski à Varsovie : A. W. — Le 250^e anniversaire de la Bataille de Vienne : E. NOUVEL. — Zolkiew, nid d'aigles. — La Légende de la Mort en Pologne. — Novembre 1918 à Léopol : ARTHUR SCHROEDER. — Les Expositions. — Les Evénements. — Remarques d'un Dermatologue sur l'œuvre de Wit Swosz : D^r FR. WALTER. — Excursions et Congrès. — Musées Polonais : RAPHAEL. — L'Art Polonais : EUGÈNE GEPPERT. — Un Voyage d'amitié : BERNARD LATZARUS. — Les Polonais dans le Lot sous Louis-Philippe : PIERRE BAYAUD. — L'Action des Amis de la Pologne.



MONTAGNES

Malczewski

A LA MEMOIRE DES BAYONNAIS

En attendant que s'élève à Paris le Monument aux Volontaires polonais, qui sont tombés pour la France par centaines de milliers depuis la Révolution, les Amis de la Pologne ont voulu honorer la mémoire des « Bayonnais », les volontaires de 1914, instruits à Bayonne avant d'être envoyés au front.

Une plaque commémorative de leur élan et de leur sacrifice sera prochainement apposée sur les remparts de Bayonne, qui forment un fonds héroïque et séculaire au Monument aux Morts de la Grande Guerre.

M. Garat, député-maire de Bayonne, qui a connu et aimé ces Polonais qui s'offraient à mourir pour notre défense, a été tout de suite et de tout cœur avec nous pour la réalisation de notre projet.

Son Excellence M. de Chlapowski, ambassadeur de Pologne, nous a écrit : « C'est avec joie que j'apprends votre belle initiative. Je remercie vivement les « Amis de la Pologne » pour leur intention d'offrir cette plaque et d'organiser une manifestation dont j'accepte volontiers le protectorat. »

Mme Rosa Bailly, au cours d'un récent voyage en Pologne, a recherché une pierre digne de figurer sur le Monument de Bayonne. D'accord avec ses amis de Cracovie, elle a choisi, au nom de notre Association, une pierre provenant du champ de bataille de Raclawice où Kosciuszko, entraînant les paysans polonais, défendit l'indépendance de la patrie polonaise. Pouvions-nous offrir au souvenir des « Bayonnais » rien de plus émouvant que le souvenir des « Faucheurs de la Mort » ?

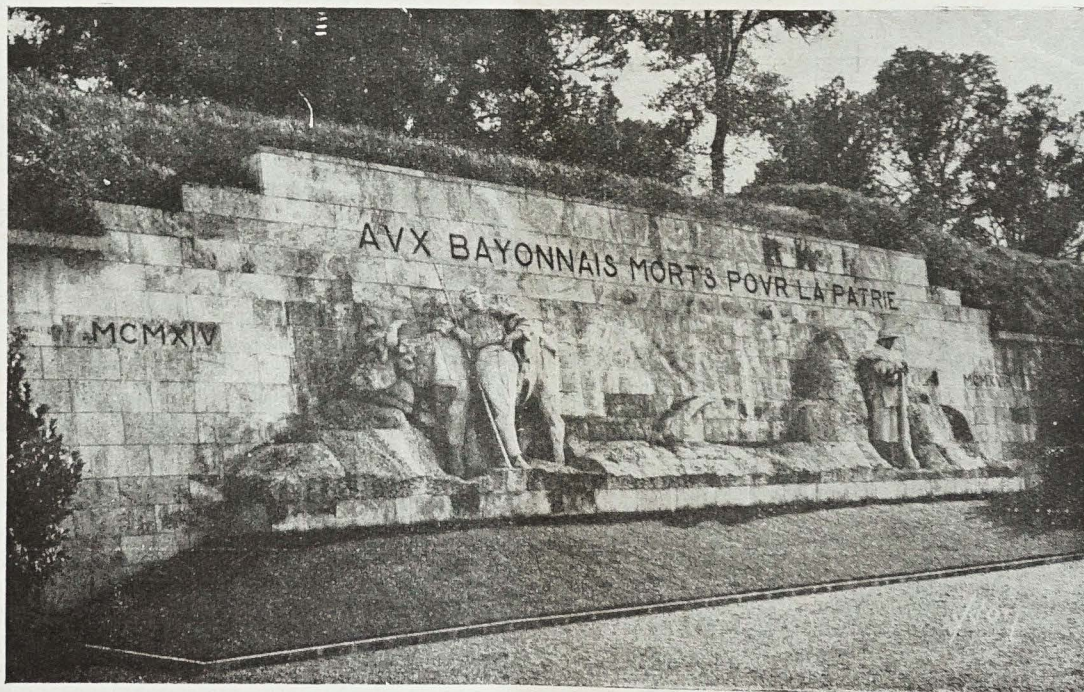
L'éminent architecte cracovien qui a élevé, dans un style à la fois si moderne et si harmonieux qu'il continue les beaux styles classiques, l'Eglise des Jésuites à Cracovie, M. Monczynski, s'est chargé de tous les détails concernant l'apprêt et l'expédition de la pierre.

C'est à un sculpteur polonais de très grand talent, Madame Bohdanowicz (les meilleurs bustes du récent Salon des Tuileries, a dit la presse, étaient les siens) que nous avons confié le soin de sculpter sur la plaque l'aigle polonais et l'inscription :

AUX VOLONTAIRES POLONAIS INSTRUITS A BAYONNE EN 1914 QUI ONT LUTTÉ POUR LA DÉFENSE DE LA FRANCE ET LA LIBERTÉ DE LA POLOGNE LES FRANÇAIS RECONNAISSANTS



LES PREMIERS VOLONTAIRES A BAYONNE EN 1914



LE MONUMENT AUX MORTS DE BAYONNE



Le Monument de Sobieski à Varsovie

Le roi Stanislas Auguste nourrissait un culte pour Jean Sobieski. Il fit placer, dans la Rotonde des Lazienki auxquels on travailla pendant tout son règne, quatre statues de rois polonais. Celle de Jean Sobieski était au milieu; les trois autres représentaient les rois Casimir le Grand, Sigismond le Vieux et Stephane Batory.

En outre, Stanislas Auguste décida d'ériger un autre monument à Sobieski, dans le parc des Lazienki. Ce travail fut confié à l'artiste Pinck. On choisit une place pittoresque près du pont, à côté de l'étang du nord où les vieux arbres formaient le fond; on avait ainsi une belle perspective de la façade nord du palais.

Le roi s'intéressait beaucoup à ce projet, dont l'exécution le déçut un peu. Le casque du monarque est trop grand et trop lourd. Il n'est pas en proportion avec le reste. L'ensemble, vu de loin, reflété dans l'étang, et se détachant, en toute saison, sur un fond de verdure, fait une impression très décorative. Le cavalier, le cheval et le corps placé sous les sabots du cheval, font un ensemble harmonieux, malgré quelques petits défauts, avec les trophées des côtés.

Ce monument a été érigé en 1788. Il y eut de grandes fêtes pour son inauguration.

Varsovie, qui enthousiasmait les étrangers venus pour la visiter par ses églises, ses jardins, ses

palais, n'avait à cette époque dans ses rues ou sur ses places aucun monument, sauf la colonne de Sigismond III élevée par son fils Ladislas IV.

Le monument de Sobieski plut aux Varsoviens et conquit leur cœur. Le roi héroïque, vainqueur des Turcs, leur rappelait la grandeur de la République, sa gloire et sa puissance.

Les vers gravés sur le monument traduisent les sentiments qui éveillait.

Au héros de Vienne qui a sauvé la chrétienté,
Stanislas a élevé ce beau monument de pierre.
Il a coûté deux cents zlotys; j'en donnerais trois cents
Pour que Stanislas se change en pierre, et que Jean III revive.

Ce quatrain pauvrement rimé témoigne des sentiments patriotiques qu'éveillait la statue équestre du plus populaire des monarques.

Les Russes n'ont pas touché à ce monument. Ils ont respecté l'œuvre d'art originale.

Le 29 novembre 1830, une poignée de jeunes étudiants, sous les ordres de Louis Nabelak et de Séverin Goszczynski se réunit sur le pont Sobieski au pied du monument. C'était le lieu de rendez-vous des conjurés qui avaient décidé l'attaque du Belvédère II était cinq heures et demie. L'incendie d'une brasserie à Solce, allumé trop tôt, avait été rapidement éteint. Le signal était

manqué. Effrayés par l'insuccès, les jeunes gens se dispersèrent à travers le parc. Quand le silence recommença à régner, ils se réunirent de nouveau. Il était déjà sept heures passées. De là, armés par Wysocki, ils se dirigèrent vers le Belvédère. Dans le parc, ils se séparèrent en deux groupes, dont le plus important, commandé par Trzaskowski, attaqua le palais du côté de la cour.

Les ultimes décisions furent prises près du monument de Sobieski. Rapides. Importantes. Les « Belvédériens », persuadés que le Grand-Duc était mort, se réunirent de nouveau après l'attaque, sur le pont. Ils se joignirent aux porte-enseignes.

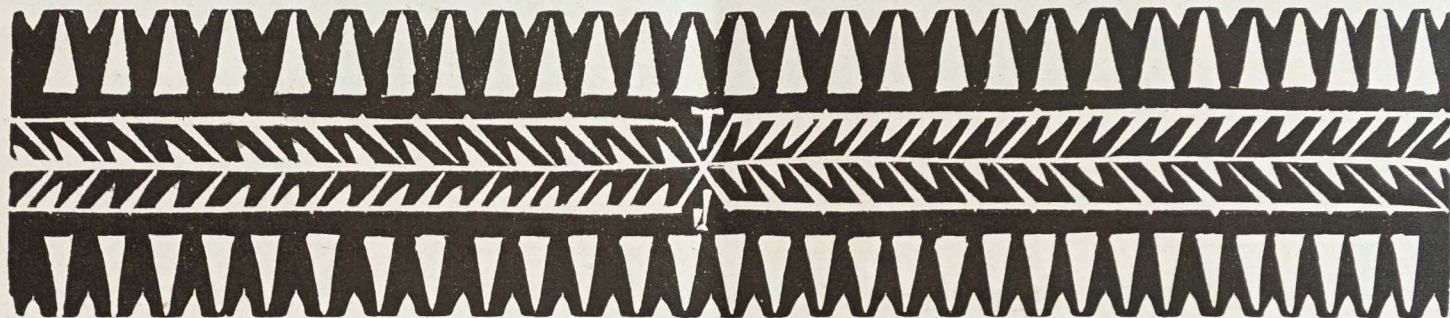
Ce lieu de rendez-vous, près du monument de Sobieski, avait une signification morale. On au-

rait facilement trouvé dans la ville d'autres places également sûres. Mochnacki remarque : « Ils ont réjoui sans doute l'ombre du héros qui les contemplait. » Sous la protection d'un héros, ils ont décidé d'entreprendre l'insurrection et d'agir en héros. L'ennemi couché sur le monument, aux pieds du roi, exaltait leur courage. Il agissait sur leur imagination.

Dans la couronne de souvenirs rattachés étroitement à l'histoire de l'insurrection, le monument de Sobieski marque l'endroit où fut déclenché le mouvement qui devait se transformer en une guerre véritable, organisée.

Le monument de Sobieski en est devenu plus cher aux cœurs des Varsoviens.

A. W.



Le 250^e Anniversaire de la Bataille de Vienne

Le grand vizir Kara Mustapha, favori et gendre du sultan Mahomet IV, s'avancait par la rive droite du Danube, avec une immense armée qui ne comptait pas moins de 200.000 combattants, Turcs, Tartares, Hongrois, munie d'une artillerie de 300 canons. Le généralissime impérial, Charles de Lorraine, ancien concurrent de Sobieski à la couronne de Pologne, ne pouvait lui opposer que 37.000 hommes. Dédaignant les autres places fortes, l'armée turque remonta le Danube et se présenta tout à coup devant Vienne, dont elle commença le siège le 7 juillet 1683. Elle s'établit au sud du fleuve, dans une plaine de trois lieues entourée de collines et elle y mit en place une artillerie formidable. La ville, mal fortifiée, n'avait qu'une garnison de 16.000 hommes; le gouverneur, le comte Stahrenberg, homme de sens et d'expérience, arma les bourgeois et les étudiants et brûla les faubourgs. Le siège fut poussé avec vigueur et la ville fut bientôt aux dernières extrémités. Elle eût succombé si le grand vizir avait osé ordonner l'assaut général, mais il craignait qu'une prise d'assaut n'en détruisit les richesses et préféra attendre une capitulation qu'il jugeait inévitable.

L'Empereur Léopol, à la première menace, s'était enfui, mais il avait aussitôt fait appel à son valeureux allié. Son ambassadeur se jeta aux pieds de Jean III en le suppliant de venir au secours de Vienne; le nonce du pape intercéda aussi. Il n'en fallait pas tant pour décider le héros à tenir sa parole! Charles de Lorraine et tous les princes allemands, réconfortés par sa venue, ont salué en lui avec joie leur généralissime.

Dans Vienne, Stahrenberg attendait avec anxiété l'arrivée du sauveur; il avait expédié des messages désespérés, lancé des signaux de détresse: le toscin sonnait, la population affolée, épuisée de fatigue et de dyssenterie, s'entassait dans les églises. Du haut de la tour de Saint-Etienne, Stahrenberg guettait : soudain un immense étendard rouge avec une croix blanche se déploya sur le Kahlenberg, annonçant l'arrivée de Sobieski : Stahrenberg tomba à genoux! D'en haut, Sobieski avait vu le camp immense des Ottomans, leurs tentes magnifiques, leur multitude, les canons innombrables, mais il avait vu aussi que le camp turc n'était pas fortifié : « C'est un ignorant, dit-il en parlant du grand vizir, nous le battons! ».

Le lendemain, 12 septembre, au matin, il servit lui-même, près des ruines d'un couvent, une messe à laquelle toute l'armée assista, puis il commença à descendre les pentes assez abruptes de la montagne, tenant la droite avec ses Polonais pour attirer de ce côté l'effort de l'ennemi. Il n'avança qu'assez lentement, se bornant à refouler les janissaires et ne comptant attaquer que le lendemain. Mais les Turcs avaient reconnu son fanion; un flottement se produisit dans leur masse et il s'en aperçut. Bien qu'il fût cinq heures et que le soleil baissait, il n'hésita pas à ordonner l'attaque. Mais avant d'attaquer, Sobieski voulut procéder, selon l'usage polonais, à une sorte de reconnaissance des forces ennemies. Un magnifique escadron de 150 gentilshommes polonais, portant tous un véritable arsenal d'armes, cuirassés d'argent, montés sur des chevaux d'une extraordinaire vigueur, s'élança, à un signal du roi, en direction de la tente du grand vizir. « L'escadron s'ébranla, au petit galop d'abord; augmentant progressivement son allure, il traversa un premier rideau de spahis, s'enfonça comme un boulet gigantesque dans une seconde avant-garde plus épaisse, y disparut un instant, émergea au-delà, se trouva alors à proximité de la ligne principale et de la tente rouge du vizir, obliqua à droite, passa ventre à terre devant un corps entier de Tartares qui ne bougèrent pas, et reprit sa course vers le camp chrétien. La reconnaissance était terminée, ... mais le quart de l'effectif manquait. » (Waliszewski).

Et, aussitôt après cette chevauchée épique, c'est,

tandis qu'Allemands et Impériaux attaquent vigoureusement au centre et à droite, la charge éperdue de 7.000 cavaliers polonais, le roi en tête, en simple pourpoint de soie, à cause de la chaleur. A six heures, Sobieski était au centre du camp turc, l'ennemi fuyait, laissant sur le champ de bataille dix mille cadavres et tous ses bagages. Les janissaires avaient péri, l'armée ottomane avait perdu ses cadres, sa force offensive et son prestige, l'Europe était enfin délivrée à tout jamais du cauchemar de l'invasion musulmane!

Sobieski contint jusqu'au lendemain, de crainte d'un retour offensif, ses troupes avides de butin. Au matin, on pénétra dans les tentes, qui regorgeaient de richesses et les vainqueurs purent piller à leur aise. Sobieski annonça sa victoire au pape Innocent XI par un mot laconique, imité de celui de César : « Veni, vidi, Deus vicit. » (Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu). Il entra dans Vienne, au milieu des ruines. La population l'accueillit avec un enthousiasme touchant, mais les autorités ne lui montrèrent que froideur. L'Empereur ne voulut avoir avec lui qu'une entrevue à cheval, en présence des deux armées, et ne lui adressa qu'un banal remerciement officiel. On lui refusait des vivres et des secours pour ses troupes, des barques pour le transport de ses blessés, même une sépulture pour ses morts; on interdit aux soldats polonais d'entrer dans Vienne, sous peine d'être traités en ennemis...

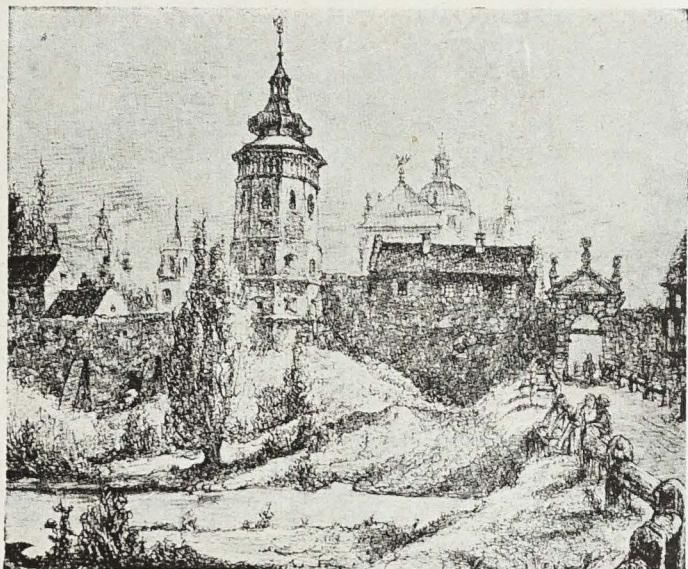
E. NOUVEL.



SOBIESKI



Zolkiew, nid d'aigles



ZOLKIEW

Dessin de Matejko

Le nid familial des Sobieski, qui fut toujours cher à leur cœur, ce n'est ni Varsovie, ni Wilanow, mais la ville de Zolkiew. De cette ville sont issues ces éminentes familles de la République, sur le blason desquelles ne se trouve nulle tache : les Zolkiewski, les Herbut, les Danillowicz, les Sobieski. Les églises et les collégiales de Zolkiew, toutes élevées par les soins de l'hetman Zolkiewski, de sa femme Regina Herbut, de sa fille Sophie Danillowicz, et de sa petite-fille Théophila Sobieski, la mère du roi, — toutes sont pleines de souvenirs très précieux. Toutes les chapelles renferment un tombeau, les murs sont couverts de peintures allégoriques aujourd'hui fanées, représentant les victoires et les actes glorieux de ces familles de hetmans et de rois. On y trouvait autrefois, entre autres, une chasuble brodée d'or et d'argent, œuvre de Théophila Sobieska, un calice d'ivoire et d'or, offert par le roi Jean, les cachets du grand hetman Zolkiewski, le grand-père du roi, — mais tout a disparu. Il ne reste plus un seul souvenir.

Zolkiew n'existait pas encore en 1550, lorsque dans l'église de Turynka, dont Sigismond Auguste avait fait don à Stanislas Zolkiewski, on baptisa solennellement le second fils de ce woiewode. On donna le nom de son père à cet enfant que des signes merveilleux paraissaient distinguer. Quand le jeune Stanislas partit pour l'Italie, à sa première halte à Switcze, une tzigane lui prédit la bonne aventure : « Je vois sur ton visage une clarté extraordinaire, et je te prédis que tu seras grand et glorieux, que tu consacreras toute ta vie à la défense de ta patrie et que tu mourras pour elle... »

En effet, il se donna tout entier à sa patrie. Il prit part à quarante-quatre batailles, il fut blessé Dieu sait combien de fois, et il remporta nombre de victoires. Au regard humain, le plus magnifique moment de sa vie a été la bataille de Kluszyn. Mais pour les enthousiastes de l'héroïsme pur, Cecora, son dernier combat, en est le sommet. Après des luttes épuisantes, après un repli génial sur le Dniestr, lorsque tomba le fils très cher de l'hetman, Jean, l'heure de la fuite commença à sonner. Mais l'hetman ne voulait pas fuir. Par lettre, il fit ses adieux au roi, et, appuyé sur les épaules des lieutenants Zlotopolski et Kurzawski, il s'avança au-devant de l'ava.anche. Il tomba, percé de part en part. « Si je meurs au service de ma patrie, au lieu du velours noir qui annonce le deuil, que mon cercueil soit couvert d'écarlate pour montrer que j'ai versé mon sang pour la République, non en vue d'une vaine gloire, mais pour inspirer aux autres le goût de la vertu et le respect de la Patrie... »

C'est ainsi qu'il revint dans son pays, sous un étendard de pourpre, le corps d'un côté, et d'un autre côté la tête, coupée par les Turcs.

Et l'admiration nous saisit devant ces esprits si purs, animés d'un amour illimité pour leur pays, d'une noblesse et d'un héroïsme que les mots ordinaires sont incapables de traduire, — qui ont réussi en même temps à créer des choses réelles, à construire non seulement des remparts, mais des murs et des maisons, — qui n'ont pas seulement élevé des tombeaux pour leurs ennemis et pour eux-mêmes, mais encore des villes. Car, au sortir des plus sanglants champs de bataille, l'hetman écrit lettres sur lettres à « sa femme, éternellement chère à son cœur et tendrement aimée », pour lui recommander l'achèvement de la ville et du château, l'achèvement des toits des églises. Dans les

archives des Pères Dominicains se trouvait une lettre de l'hetman à sa femme, dans laquelle il ordonne de nommer cette ville Zolkiew. Ce document précieux a malheureusement disparu, mais la ville s'appelle encore aujourd'hui Zolkiew.

Sa construction était à peine terminée qu'eurent lieu les noces magnifiques de Jean Danilowicz, woiewode de Ruthénie, seigneur d'Olesko, avec la fille de l'hetman, Sophie, qui reçut Zolkiew en héritage en 1625, au son des cloches sonnant le glas pour les siens (son père l'hetman, son frère Jean et sa mère Régina). Elle eut deux enfants, Stanislas, l'honneur de sa race, et une fille Théophile. Celle-ci fut mariée en 1627 à Jacques Sobieski, le staroste de Krasnostaw ; un premier enfant, Marek, naquit en 1628 et une année plus tard, le futur roi de Pologne vint au monde.

La fleur de la chevalerie polonaise était ainsi groupée là, et les fortunes merveilleuses, Podhorce, Olesko, Pomorzany, Zloczow, Zolkiew, tout cela réuni en des mains extraordinairement énergiques et sages.

Ce gouvernement des femmes sur les villes était étonnant. Les pères et les maris étant constamment en campagne, tous les documents, les privilèges, les donations, les décrets, portent, par exemple à Zolkiew, la signature de Regine Zolkiewska, de sa fille Sophie Danilowicz et de sa petite-fille Théophila Sobieska. Pendant les absences de l'hetman, sous l'autorité de la seule Regina, Zolkiew se défendit plus d'une fois contre les invasions tartares.

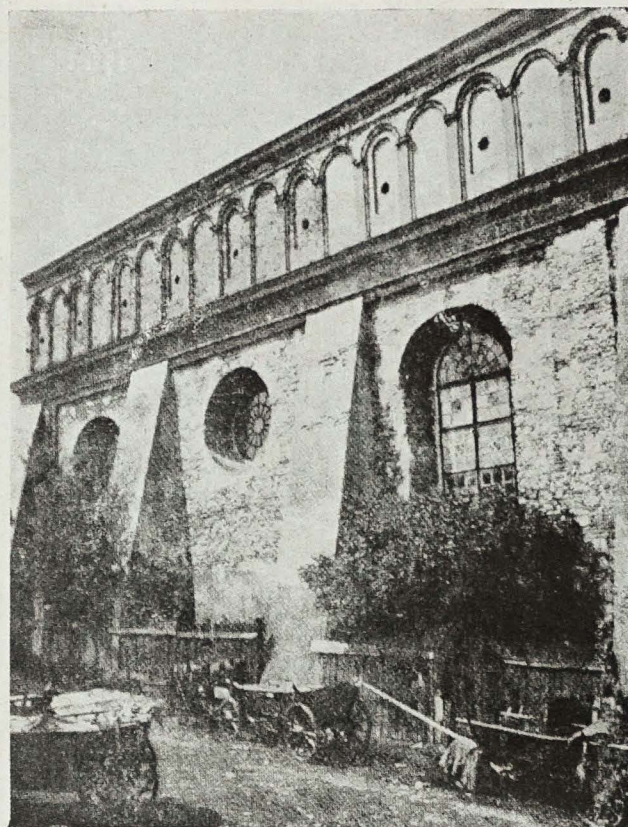
Cette autorité était douce, mais intelligente et équitable. A une époque où, pour la moindre chose, on vous coupait la tête, et où le plus simple blasphème pouvait vous amener sur le bûcher, les très pieux propriétaires de Zolkiew évitèrent d'appliquer la peine de mort.

Ainsi, le 20 mai 1641, devait avoir lieu la grande cérémonie du transfert du château à la Collégiale des reliques de deux saints : l'oreille gauche de St Dacien martyr, une relique de Ste Crésence, la nourrice de St Wit. Au passage du cortège, un menuisier, Ferez Kurt, haussa les épaules en prononçant un horrible blasphème.

Dans tout le monde chrétien, il aurait payé de sa tête ce mépris de l'oreille gauche de St Dacien, martyr, et de la relique de la nourrice, Ste Crésence. A Zolkiew, on prononça contre lui une sentence étonnante de douceur pour l'époque :

— Puisque Ferez Kurt a offensé avec sa bouche blasphématrice les saints que Dieu a donné comme patrons à cette ville et qu'il a tiré de son cœur apostat des mots si effrayants, — j'ordonne que demain matin, en présence de tout le peuple, il soit étrillé à coups de corde sur la place du marché... Signé : Jacques Sobieski. On se contenta donc d'écorcher un peu la peau à l'horrible blasphémateur.

Lorsque le Conseil Municipal condamna Jean Zlonik à être écartelé, moins pour avoir tué Grégoire Bandurko que pour avoir fait des mots d'esprit impies sur la belle et vertueuse ménagère de l'abbé Osowski, Sophie Danilowicz interdit l'exécution de cette sentence et se contenta de le révoquer.



LA SYNAGOGUE ÉDIFIÉE PAR SOBIESKI

Le petit Jean Sobieski, futur hetman de la couronne, futur roi de la Pologne et futur sauveur de l'Europe, grandit dans cette atmosphère de douceur et de bonté, en même temps que d'ordre et de bonne organisation économique, au milieu des vertus civiques et chevaleresques. Il resta seul de toute sa race. Le jeune héritier Stanislas Danilowicz mourut d'une façon tragique; Jacques Sobieski, le père de Jean, et son frère aîné Marek, moururent aussi. Le jeune chevalier fut tué à la bataille de Batow, en 1652, et neuf ans plus tard on plaça dans la tombe du chevalier les cendres de l'une des plus belles figures féminines de la Pologne, la mère de Marek, Théophila Sobieska. Le futur roi lui fit faire un enterrement modeste en plaçant sur le cercueil l'inscription : « sic mater jussit » ; mais le lendemain il fit célébrer les obsèques en grande pompe et sur le catafalque majestueux il fit poser la nouvelle inscription : « sic filium decuit ».

Jean Sobieski resta l'héritier des biens de Zolkiew, qu'il aimait par dessus tout. Zolkiew atteignit alors son plus magnifique développement. Les meilleurs artisans venaient de Zolkiew, — la ville s'enrichit et vécut dans l'abondance. Aussi accueillit-elle en 1676 d'une façon somptueuse « son » roi, Jean III, et sa femme Marysienka. Les enfants royaux naquirent ici, — la race semblait renaître en gloire et en vertu, mais le sort s'appesantit lourdement sur tout ce qui était lié

au nom précieux de Zolkiew. L'un après l'autre moururent les petits princes, — à l'étranger et en Pologne. Aucun des enfants n'hérita de la couronne de son père; la fortune de la ville commença à décliner sous le gouvernement du prince royal Constantin, après sa mort, sous celui de Jacques Sobieski, le plus jeune des princes royaux, et enfin, sous celui de la petite-fille du roi, Marie Caroline, princesse de Bouillon. Cette dernière administra pendant deux ans seulement la ville et les biens des Sobieski. Un tremblement de terre, un immense incendie, diverses catastrophes s'abattirent sur Zolkiew. Avant sa mort, Marie Caroline vendit la ville et les biens au prince Michel Radziwill, petit-fils de la sœur du roi, Catherine Sobieska, celle qui disait que « la France était bonne, l'Espagne digne d'être louée, l'Italie

joyeuse, l'Allemagne riche, mais que la plus chère à son cœur était la Pologne... » Les villes et les châteaux passèrent aux mains des Radziwill, Zloczow, Zolkiew, Sassow, Zborow, Jezierna, Pomorzany, etc., et avec eux 140 villages. Peu à peu, Zolkiew s'effrita et se morcela entre une quinzaine de familles. Le château tomba en ruines, les souvenirs disparurent un à un, — et l'œuvre de destruction s'achève de nos jours.

Seulement, sur le marbre noir d'une plaque funéraire, brille encore la fière inscription de ces races d'élite : « Ennemi, pour t'effrayer, — Passant, pour te servir de modèle... » Et le long des tombeaux qui renferment les fleurs les plus magnifiques de l'histoire de la Pologne, un appel est monté durant les siècles, qui a été entendu :

— Qu'un vengeur naisse de nos cendres...

La Légende de la Mort en Pologne

Le peuple polonais croit, communément, que chaque homme a son étoile qui s'éteint au moment de sa mort. Cette mort et les funérailles sont accompagnées, d'habitude, par toute une série d'observances qui ont pour but de protéger les survivants de la maligne influence du mort et, aussi, de faciliter au défunt le chemin de l'autre monde.

On ferme les yeux au mort pour qu'il ne puisse jeter un mauvais sort à son entourage. Tous les travaux ménagers sont interrompus tant que le corps reste dans la chaumière.

La présence de ces restes gêne la nourriture et l'eau. Il convient donc, tant que le corps reste sous un toit, de ne pas faire de cuisine et de ne pas apporter d'eau.

Au moment de la mort, quelqu'un de la famille doit éveiller ceux qui dorment pour qu'ils ne meurent pas aussi.

Après avoir vêtu le défunt, on dépose son corps dans le cercueil et on met auprès de lui les choses les plus nécessaires à la vie afin qu'il ne revienne pas les réclamer. Auprès de ses restes doit briller une lumière qui chassera les mauvais esprits.

Il est d'usage de laisser un peu de nourriture et de boisson pour l'âme qui erre encore quelque temps sur la terre.

Dans les anciens temps, il était d'usage de manifester bruyamment sa douleur. Aujourd'hui, dans quelques contrées, il reste de cette coutume, pour les membres les plus proches de la famille du

défunt, et, particulièrement les femmes, l'habitude de pleurer bruyamment. En d'autres lieux, on considère ces larmes et sanglots tapageurs comme une cause de trouble pour l'âme du défunt.

Le cercueil est posé de façon à ce que le mort sorte de la chaumière les pieds en avant et non la tête. Le dernier adieu consiste en trois coups frappés sur le seuil par le cercueil.

Celui qui rencontre un enterrement sur sa route doit s'arrêter. Celui qui est à son travail ou à son déjeuner pendant le passage du cortège doit s'interrompre.

Lorsque les poignées de terre sont tombées sur le cercueil, lorsqu'un tertre a été élevé sur lui et que, sur ce tertre, fleurissent les corolles du printemps, il est interdit de cueillir ces fleurs : cela pourrait porter malheur.

La fête des âmes défuntées est le Jour des Morts : des milliers de bougies s'allument alors dans les cimetières. Jadis, on apportait sur les tombes des aliments pour les défunts. Cette habitude a cessé grâce à l'interdiction du clergé. Il en reste seulement la coutume de donner des aliments aux nombreux mendiants qui se rassemblent près des cimetières pour le Jour des Morts.

Bien que cette solennité ne soit pas une solennité religieuse au strict sens du mot, le peuple cesse pourtant de travailler ce jour-là.

Le Jour des Morts a donné lieu à ce proverbe :

A la Toussaint, la neige s'approche,

Le Jour des Morts, la pluie tombe à torrents !



COUTUMES FUNERAIRES

par Sophie STRYJENSKA

La Carrière du Maréchal Pilsudski



Dr. Józef Piłsudski
Józef Piłsudski, Polak, urodzony 13
listopada 1867 roku w Wilnie, w
rodzinie szlacheckiej, ukończył
szkołę w Wilnie, następnie
szkołę w Warszawie, gdzie w 1890
roku otrzymał stopień pułkownika
w armii rosyjskiej.



Du Révolutionnaire traqué par les autorités Russes, au
Chef d'Etat, en passant par les tranchées des légions, le
Capitole, Genève, et aussi la vie de famille à Sulejowek.

Novembre 1918 à Léopol

Nous étions réunis dans la petite maison de la rue Sapieha où était installée la rédaction du seul journal polonais, qui parut alors dans la *Petite Pologne orientale* « Pobodka » (*l'Eveil*) et dont nous étions les créateurs. Nous nous réchauffions en buvant une espèce de café noir, préparé dans des ustensiles d'imprimerie. Il faisait un froid de loup, le vent soufflait et il tombait un mélange de neige et de pluie. On entendait gronder et éclater le shrapnels et les grenades ukrainiennes ; les balles des carabines sifflaient sans arrêt. Nous avons été obligés d'abandonner la petite chambre qui servait à la fois de rédaction, d'administration, de bureau d'expédition, de dépôt de papier, etc., car du jardin d'en face, de la clinique de Sainte-Thérèse, les Ukrainiens avaient dirigé plus d'une fois sur nous le feu de leurs carabines et avaient blessé notre garçon de bureau.

Des camarades, après toute une journée de fatigues militaires, vinrent nous rejoindre du poste voisin et nous interroger sur les dernières nouvelles. Nous étions parvenus à faire fonctionner notre appareil de T. S. F. qui devait servir à communiquer les nouvelles à notre journal. Comme nous étions fiers d'être parvenus à constituer presque un véritable bureau de rédaction, capable de transmettre, non seulement les nouvelles du front et de la ville, mais aussi celles du monde entier ! A vrai dire, nous ne pouvions encore bien utiliser notre poste, car à chaque instant quelque chose se détraquait ; notre appareil Hughes si perfectionné était plein de caprice ; le quartier général de la défense de Léopol avait du reste la primauté, c'était lui qui nous faisait connaître les événements destinés à l'impression ; mais rien que le fait d'être appelés à donner des nouvelles de la Pologne entière, nous remplissait d'orgueil et de joie. Nous ignorions tout, du reste, de ce qui se passait non seulement à Varsovie, mais même à Cracovie ou à Przemysl.

Je voulais me rendre jusqu'au détachement installé à l'école Konarski, à quelques pas de chez nous, pour soutirer au capitaine Karminski, qui le commandait, quelques renseignements et surtout un peu de tabac, car personne d'entre nous n'en possédait une pincée. Les imprimeurs et les machinistes (car les ouvriers remplaçaient naturellement l'électricité, auprès des machines, l'usine électrique ayant été occupée, puis détruite par les Ukrainiens) espéraient sortir de bonne heure ce jour-là et non comme d'habitude vers les 3 heures du matin ; ils étaient du reste très fatigués et gelés. Ils avaient été obligés de travailler sans arrêt, deux nuits et deux jours de suite. A peine étais-je sorti que les balles commençaient à pleuvoir autour de moi. Il était visible que notre bureau était repéré soigneusement. Il fallait veiller, au cas où le front aurait été percé, à ce que l'en-

nemi ne fasse pas irruption dans nos bureaux et ne détruise pas notre machine (que notre caporal-machiniste avait baptisée : vieil orgue de Barbarie). Ce front était à portée de nos fusils.

J'atteignis le détachement en contournant dans l'ombre les maisons, en traversant des corridors et des cours ; je déposai mon rapport sur la fusillade dirigée contre nos bureaux et l'on détacha pour m'escorter quelques jeunes soldats et deux énormes gendarmes. Dans une poche, j'avais quelques paquets de tabac et aussi quelques provisions de bouche ; c'était ce brave capitaine Kamiński qui me les y avait glissés ; il était chargé de commander aux plus jeunes recrues, de tout jeunes garçons qui avaient fui leurs maisons pour prendre part à la défense : « l'armée des pommes de terre » comme on les appelait. Le capitaine les avait « encasernés » et les avait affectés à l'importante fonction de l'épluchage des pommes de terre, tout en les traitant avec une sévérité militaire. Que fallait-il faire ? Les renvoyer à la maison ? ce n'était pas possible : la plupart venaient de l'autre côté du front ; du reste, en dehors de cette raison, ils auraient tous préféré s'enfuir, pour rejoindre le front et se mêler au nombre infime des soldats. Cela se produisait à chaque instant.

Je retrouvai encore quelques amis au bureau, et un sous-officier qui venait d'être blessé par une balle au moment où en service commandé il passait près de notre baraque. La blessure était superficielle, nous pûmes la panser. Il s'attarda auprès de nous et nous communiqua quelques détails curieux sur son détachement. Nous fumions des cigarettes et attendions les ordres du commandement, ainsi que les derniers communiqués. Mais d'abord nous organisâmes notre défense. Sur la table éclairée par plusieurs bougies, il y avait des papiers, des armes chargées, des munitions, un énorme encrier, confectionné à l'aide d'éclats de shrapnels.

« Quel froid de loup, grogna quelqu'un. Qu'est-ce que c'est que ce bureau de rédaction ? L'encre va geler. Et nous sommes au bout de notre café. Hé là-bas ! citoyen machiniste ! Venez boire cette dernière goutte de café. Que faire ? il nous faut attendre. »

Victor Gutowski, peintre de profession, bon soldat, toujours le sourire aux lèvres, très calme, était à ce moment au bureau. Tout en lissant sa barbe embroussaillée, il proposa :

— Et si vous posiez pour moi ?

— Espèce de barbouilleur ! le voilà qui veut « créer » l'uniforme sur le dos ! Heureusement qu'il n'a pas encore déposé sa carabine ! Il en a du toupet ! par ce froid !

— Et cependant... Cela pourra être utile plus tard. Qui sait ?

— Utile? et à quoi? Crois-tu que les Ukrainiens vont porter la peinture devant ton cercueil à ton enterrement?

— Cela ne serait déjà pas si mal.

— Stratège de chambre! Voyons! Raconte quelque chose de Varsovie, puisque tu es si savant.

— Qu'il dessine!

— Des visages intelligents, alors!

— En notre compagnie, ce sera difficile. Mais vas-y tout de même, puisque cela te soulage.

— Je ne veux pas de modèle qui manque de naturel. Là, mettez-vous au travail, composez. Un jour ou l'autre cela paraîtra. C'est donc bien une rédaction, ici? »

Ainsi fut-il. Gutowski fit un excellent croquis que plusieurs journaux ou mémoires publièrent après la libération de Léopol.

Nous envoyâmes notre agent de liaison au grand quartier, car notre numéro était prêt depuis longtemps et nous continuâmes à attendre. Les imprimeurs nous avaient rejoints dans notre petite chambre; les fenêtres mal jointes de l'atelier laissaient entrer un vent déchaîné et même quelques cristaux de pluie gelée. Quelques ouvriers s'étaient accroupis sur des papiers dans un coin et dormaient. L'agent de liaison revint avec l'ordre de ne pas arrêter le numéro.

« Quelles nouvelles importantes peut-il y avoir encore? »

— Que sait-on? nous sommes séparés du monde! Sur le front non plus, il n'y a rien d'extraordinaire! Il faut attendre à demain. Je l'ai entendu dire. »

Comme il n'était pas absolument nécessaire que nous restions tous au bureau, je laissai partir quelques-uns de mes collègues.

Ils se levèrent et se rendirent, soit au quartier général, soit chez des amis. Nous étions assis autour de la table. En face de moi, il y avait Georges Konarski, mort depuis peu, et Jean Szarota, également décédé. Gutowski s'était aménagé un coin pour dormir. Il n'avait pas envie de sortir; à vrai dire il n'avait où aller. Le matin, du reste, il se devait rendre au poste.

Les bougies crépitaient, la bourrasque secouait les fenêtres, des craquements se faisaient entendre au-dessus des maisons, les avant-postes s'entrefusillaient. Il faisait si noir que l'on n'y voyait goutte. De temps en temps, un de nous sortait pour examiner ce qui se passait autour de la maison, car les fenêtres de notre petite chambre donnaient sur la cour.

Le caporal-machiniste sommeillait, appuyé au mur. Notre immense gendarme se tenait près de la porte et avait toutes les peines du monde à ne pas bâiller.

« Si l'on pouvait seulement savoir ce qui se passe avec notre Commandant? » (1) murmura Gutowski.

Nous pensions souvent à lui, car nous savions qu'il était enfermé à Magdebourg. Cela nous ranima de l'avoir évoqué; il y eut une foule de suppositions; qu'arrivera-t-il si les Allemands persistent à le retenir prisonnier? va-t-il revenir? et quand?

(1) Pilsudski.

Nous n'envisagions pas l'avenir sous un jour très gai. Nous avions peur pour lui, nous comprenions ce qui allait se passer là-bas dans le cachot lorsque la Pologne ressusciterait. Les pires pensées nous assaillaient au rythme de l'inférieure musique du dehors. Nous savions que Léopol se défendait avec la dernière énergie, que les munitions allaient peut-être manquer, que l'ennemi recrutait des troupes fraîches dans toute la Pologne orientale, alors que nous avions à peine une poignée d'hommes. Par-dessus le marché, il y avait déjà tellement de morts, tant de blessés recueillis un peu partout dans les maisons! La nuit crée toujours une atmosphère spéciale; d'autant plus une pareille nuit! Et ce sentiment d'isolement! Personne, il va de soi, ne perdait courage; chacun savait qu'il devait remplir son devoir jusqu'au bout, mais, malgré tout, on était à certains moments déprimé par la fatigue, par la vaine attente des secours qui ne pouvaient nous arriver de si vite, par toute l'incertitude dans laquelle on était à l'égard de ses proches, laissés de l'autre côté du front aux mains des Ukrainiens. Cette nuit en particulier nous impressionnait péniblement. La remarque de Gutowski était venue ajouter à tout cela des craintes au sujet de notre Commandant. Maintenant, il nous était impossible de sommeiller, chacun de nous avait quelque chose à raconter : une observation, une pensée, une espérance...

Minuit était passé depuis longtemps, lorsque brusquement quelqu'un frappa de toutes ses forces à notre petit judas. Le gendarme ouvrit la porte et regarda. Il recula immédiatement et se mit au garde à vous. Un aviateur, n'entra pas, mais bondit dans notre réduit si mal éclairé. L'aviateur était entre nos mains, nos vaillants aviateurs volaient, Dieu sait par quel miracle, sur de vieilles machines autrichiennes en mauvais état. Le centre d'aviation avait lui aussi un poste de T. S. F. un appareil Hughes, objet d'orgueil.

Avant même d'avoir franchi le seuil, l'aviateur cria :

« Vous savez la nouvelle? sûrement vous la savez déjà!

— De quoi s'agit-il?

— Pilsudski est à Varsovie! »

Nous quittâmes instantanément la table, la respiration coupée. Nous étions juste en train de parler de lui. Les questions s'entrecroisaient fiévreusement.

— « Quand? comment sais-tu cela? comment cela s'est-il passé? est-ce bien vrai?

— S'est-il enfui? L'a-t-on libéré? mais est-ce que c'est bien vrai? Ce n'est pas une blague?

— Calmez-vous! calmez-vous! ne criez pas tous à la fois! vous allez faire fuir les Ukrainiens de frayeur et il n'y aura plus d'ouvrage pour vous. Donc, Pilsudski est à Varsovie. Il est arrivé ce matin et il s'est tout de suite mis à la tête du gouvernement ou de ce qui en fait office. La première dépêche convenable que nous ayons pu capter! Elle est déjà entre les mains de l'état-major. Vous l'aurez à votre tour. Je ne sais après tout si les autorités politiques jugeront à propos de l'ébruiter.

— Est-ce sûr? est-ce vraiment sûr? murmura Gutowski.

— C'est aussi sûr et certain que le risque que vous courez que l'on s'empare aujourd'hui de votre baraque. Des bandits viennent de tirer sur moi tout près de votre bureau. Il faudra que je m'en retourne par un autre chemin.

— Nous vous en montrerons un, nous vous reconduirons, mais parlez encore!

— Je ne suis pas rédacteur pour dire des mensonges!

— Ne plaisantez pas!

— Que voulez-vous que je raconte de plus? je vous ai répété toute la dépêche! »

Nous étions tous debout autour de la table; personne d'entre nous ne dissimulait son émotion.

« A la santé du Commandant. Attention » ! s'écria quelqu'un.

Tout le monde se tut. Involontairement, je regardai la porte : l'immense gendarme présentait ses armes. Ses grosses pattes rouges tremblaient. Au même instant, une grenade siffla tout près, les vitres vibrèrent; il y eut un fracas de fenêtres cassées, la porte comme poussée par une force s'ouvrit du dehors. Nous nous précipitâmes pour voir si personne n'était blessé, si rien n'avait pris feu. Heureusement, il n'y avait aucun mal.

L'aviateur plaisanta :

« C'est la meilleure manière de boire à la santé du commandant. Ces vauriens, ils ne pouvaient pas choisir un moment plus convenable. Excellent présage. Mais je ne veux pas m'attarder davantage. Je suis venu juste pour vous annoncer que je partais pour Cracovie. Si l'un de vous a des lettres, je veux bien les prendre. Je cours à l'état-major et je reviens dans une heure, sous-entendu, si cet aimable bureau n'a pas sauté en l'air d'ici-là. »

La supposition de l'aviateur ne se réalisa pas. Tout se tranquillisa, seuls les sifflements du vent d'automne continuèrent à se faire entendre. Cette grenade n'avait été qu'un accident. Il y en avait tellement chaque jour. Restés seuls, nous n'arrêtions pas de parler de l'événement historique que représentait ce retour. Nous considérions tout désormais sous un autre aspect. Je ne sais plus lequel de nous suggéra d'envoyer une lettre de bienvenue à Pilsudski de la part de « Pobudka ». L'aviateur une fois à Cracovie pouvait l'expédier plus loin. Nous avions oublié que cela nous était défendu, à nous soldats; personne n'y songeait, personne ne fit d'objection, nous étions tous d'accord. Nous étions trop émus pour envisager les conséquences. Du reste, nous, les représentants de l'unique journal polonais militaire en Petite Pologne orientale, nous étions tout indiqués pour le faire.

On me chargea de rédiger la lettre.

Maintenant encore, après tant d'années, lorsque

je pense à tout cela, je me rappelle comme ma plume volait, comme ma tête fourmillait de pensées, comme l'émotion m'empêchait de respirer. Enfin, j'écrivis très brièvement, en style de soldat, au nom de toute la rédaction pour rendre hommage à notre Chef et lui indiquer que « Pobudka » se mettait à ses ordres. J'ajoutai encore que nous résistions et résisterions en mettant toujours notre foi en lui. Je rencontrai l'approbation de mes collègues. J'écrivis l'adressé : Varsovie. Palais Royal.

Nous relûmes encore une fois la lettre à haute voix. Quant je la déposai sur la table, plusieurs têtes se penchèrent sur elle. Chacun y ajoutait quelque chose par la pensée; mais il était impossible d'écrire davantage. Je cachetai notre missive. J'eus l'impression que j'enfermais dans cette mauvaise enveloppe le cœur de nous tous.

Nous décidâmes, pour ne pas exposer l'aviateur à des suites désagréables, de lui donner la lettre et de le prier de l'expédier de Cracovie.

L'aviateur entra au même moment.

« Vous vivez encore? Ces Ukrainiens sont de vrais gentlemen. Nous, depuis longtemps, nous nous serions emparés de cette baraque; et surtout par une nuit pareille. Voilà ce que cela veut dire la crainte des journalistes. Et ensuite quand on voudra vous fusiller...

Mais qu'est-ce que c'est que ces têtes d'enterrement! Avez-vous fait votre testament ?

— Tu vas prendre cette lettre avec toi à Cracovie, sans lire l'adresse et là tu prieras qu'on la fasse suivre plus loin. C'est compris?

— Ah! je comprends! affaires de cœur!

— Tu ne comprends rien du tout! dis-nous simplement, si tu feras ce que l'on te demande.

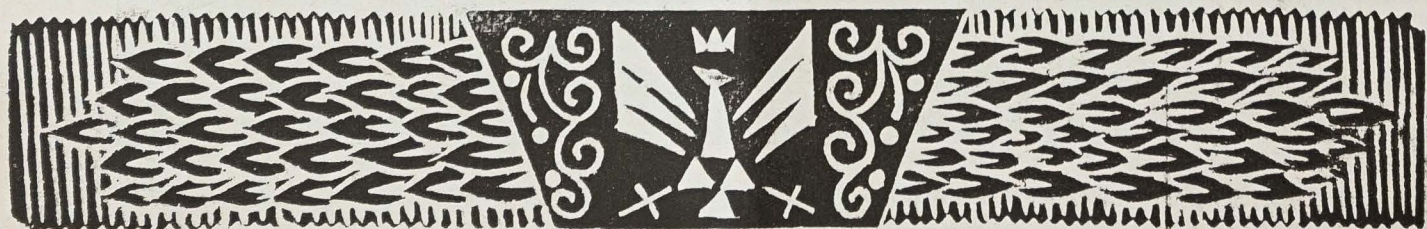
— Mais naturellement! On ne m'a pas interdit de prendre avec moi autre chose que des plis administratifs, par conséquent je puis m'en charger. Les commissionnaires sont payés d'habitude, mais avec des propres à rien comme vous!... Allons, ça va bien! que Dieu vous protège! je reviens dans deux jours ! »

Il prit la lettre et sortit.

Nous restâmes encore assis, nous laissant aller à toutes espèces de suppositions. Est-ce que la lettre parviendra à son adresse? l'aviateur ne sera-t-il pas victime d'un accident? Avions-nous bien fait? C'était chose faite! Notre « Pobudka » figurerait parmi toutes les adresses de félicitations envoyées au Commandant.

Pendant longtemps encore, nous parlâmes de ce retour historique jusqu'à ce que nous parvinssent les dernières nouvelles de l'état-major. Mais, hélas! nous ne pûmes jamais savoir si notre lettre était arrivée à destination.

Arthur SCHROEDER.



LES EXPOSITIONS

L'Exposition Sobieski au Wawel.

Le 250^{me} anniversaire de la victoire de Vienne a été fêté, de façon grandiose, à Vienne même, en Hongrie, en Roumanie, dans toute d'Europe orientale et centrale. Mais il va de soi que les plus importantes solennités ont eu lieu en Pologne.

Entre tant de discours, de réceptions, de banquets, d'articles de presse, d'édition, retenons ce tableau : Joseph Pilsudski est descendu dans les cryptes de Wawel, et le vainqueur de la Vistule, qui a sauvé la Pologne et l'Europe de l'invasion soviétique en 1920, se tient devant le sarcophage du vainqueur de Vienne, qui a sauvé l'Europe et la Pologne de l'invasion turque en 1683.

Le Wawel de Cracovie a prêté ses salles restaurées aux organisateurs de l'Exposition Sobieski. Les grandes salles claires, pavées de marbre, ou parquetées de marqueteries, encadrent de leurs baies des tableaux d'une Cracovie telle ou peu s'en faut que les yeux de Sobieski la virent. Elle avait alors l'éclat de la nouveauté. Même Notre-Dame ou la Halle aux Draps n'avaient pas leur patine, le Wawel était presque neuf, les églises de l'art baroque s'achevaient tout juste.

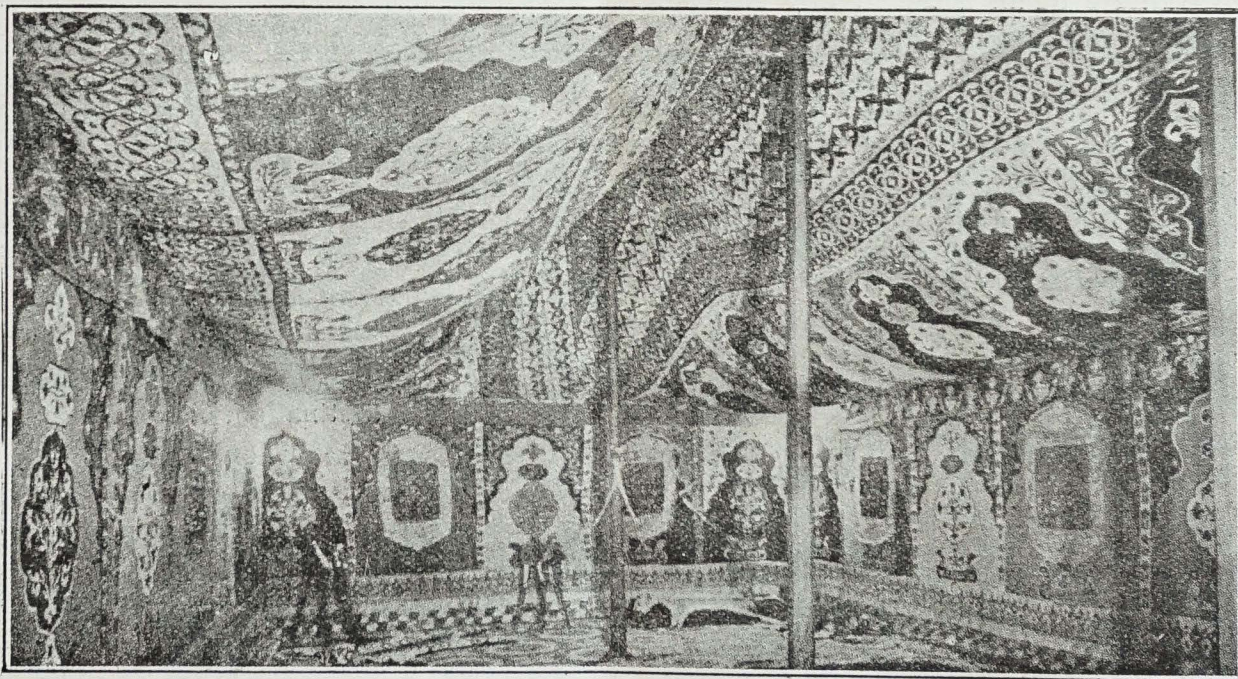
Sur les murs ou dans les vitrines, l'époque de Sobieski se présente par ses costumes, ses armes, ses gravures et ses tableaux. Si le cadre est magnifique, il est large aussi, et l'on n'a jamais vu d'exposition aussi à l'aise, malgré la multiplicité des pièces qu'on a réunies là. Elles s'étaient chacune en belle lumière, avec un cadre de vide qui les met en relief. Les châteaux historiques ont envoyé leurs souvenirs, les anciennes familles ont

prêté des objets sacrés, les trésors des sacristies se sont dépouillés, celui de Czenstochowa entre autres. Lorsque l'on a erré quelques heures entre les sarcophages de plomb sur lesquels sont couchés en effigie les compagnons de Sobieski, quand on a examiné les cuirasses où brille toujours une image de Notre-Dame, et l'attirail des hussards ailés; lorsque l'on s'est amusé aux bibelots de « Marysienka », son nécessaire de toilette, ses éventails, ses chapelets et ses bijoux; lorsque l'on a comparé entre eux les nombreux portraits de Sobieski, en se demandant lequel est le plus ressemblant, car il y en a de très nobles et de fort laids, on a perdu la notion du temps, et l'on est si bien replongé dans une époque de faste et de splendeur que les costumes des visiteurs vous paraissent des anachronismes dégoûtement mesquins.

Le plus somptueux de tant de superbes harnois est le manteau du Saint-Esprit, offert à Sobieski par son cousin le roi de France. On l'a honoré d'une cage de verre, dans un cabinet spécial, où il respandit.

Un des plus vifs attraits de l'Exposition, ce sont les souvenirs turcs. L'ennemi, les païens, sont représentés là par des tentes de soie brochée, des étendards à queues de cheval, des armures, des tapis. On reconstitue les champs de bataille, et le joyeux pillage du butin dans les camps turcs abandonnés.

Que d'émotions pour les historiens! Quel ensemble pour les artistes! Et les paysans polonais, fiers du glorieux passé de leur patrie, viennent en foule, de tous les coins du territoire, sous la conduite de leurs curés, comme à un pèlerinage.



UN TROPHÉE : LA TENTE DU GRAND VIZIR

L'I. P. S.

Toutes sortes d'expositions ont eu lieu en Pologne, l'été dernier.

Parmi les plus remarquables, citons d'abord celle de l'I. P. S. (l'Institut de la Propagande de l'Art) à Varsovie.

Sur un des côtés de la vaste place du Maréchal Pilsudski (anciennement Place de Saxe) les artistes polonais ont dressé un vaste et sympathique établissement. Vous entrez : à gauche, c'est un café, et sur ses murs, un pinceau hardi a fait courir et danser les célébrités de la capitale. Le poète, Jan Lechon, nommé directeur de la propagande artistique à l'Ambassade de Paris, y est devenu : « L'écho (n) de Paris », naturellement. A droite, de grandes salles dont l'entrée est gratuite : ce sont les bénéfices de leur café qui permettent aux artistes varsoviens de mettre ainsi l'art à la portée de tous.

Le café est toujours plein. S'il est vide, c'est qu'il fait beau temps, et que ses clients s'installent dans sa cour, en plein air. C'est un café, c'est un salon : tout le monde s'y donne rendez-vous. On est assuré d'y rencontrer toutes les personnalités du théâtre, de l'art et de la littérature.

Cette automne, les salles d'exposition ont hébergé des gravures sur bois de 23 pays, soit plus de 700 œuvres de 233 artistes!

Ne convient-il pas de féliciter les organisateurs, Ladislas Skoczylas, Edmond Bartłomieżyk, et le Docteur Treter?

Exposition extrêmement intéressante : l'U. R. S. S. y apporte, qui aurait pu le croire! un romantisme figolé qui nous ramène de soixante ans et plus en arrière. L'Allemagne a-t-elle fait exprès de ne présenter que des visions de vice et de cauchemar, dans une technique à la fois pédante et agressive? L'Italie inonde de blanc, de lumière, de vide, l'espace qui lui est attribué. La France est affinée,

harmonieuse. La Pologne est extrêmement riche, vivante, savante, audacieuse; les femmes occupent dans son exposition une large place.

Cette Exposition sera renouvelée tous les trois ans.

Une Exposition Internationale de Photographie

A Cracovie, au Palais des Arts, on a pu admirer une Exposition de photographies où 31 pays ont été représentés.

Que d'audaces dans la technique photographique! On arrive avec la chambre noire à créer de vraies lithographies, de vrais dessins à la plume, de vraies gonaches, de vraies eaux-fortes... Le spectateur, quelque peu inquiet, se demande si l'on arrive aussi à exécuter de vraies photos?

Oui, rassurons-nous, devant ce chef-d'œuvre du genre : une tasse et une assiette de porcelaine, lignes rigides, couleurs blanche et noire, la pure simplicité, l'effet le plus élégant.

Une très intéressante exposition, en vérité, et dont les salles étaient toujours pleines de visiteurs.

Ils n'ont malheureusement vu de l'art photographique français que trois échantillons. Les Etats-Unis avaient envoyé 352 épreuves. La Chine, le Japon, l'Inde, l'Australie, aussi bien que le Danemark, la Hollande, l'Espagne l'Autriche, la Tchécoslovaquie avaient rivalisé de zèle. L'Angleterre occupait un excellent rang dans ce tournoi.

Le credo des photographes polonais a été ainsi exprimé par le célèbre Jean Bulhak, de Wilno : « Attachés étroitement à nos villages, nous nous appuyons fortement sur notre mère, la terre; même emprisonnés dans les villes, nous nous élevons au-dessus de la trivialité et de la laideur, et nous cherchons le rayon de soleil au tournant d'une rue, l'âme dans un regard humain, la sévère poésie du travail, et le rythme fiévreux de l'effort, les nobles traits de la persévérance et de l'humanité. »

LES ÉVÉNEMENTS

L'EMPRUNT NATIONAL.

Sur les murs des villes polonaises, on a pu lire le mois dernier, une affiche, aux lettres blanches sur fond rouge, bien brève, et qui était pourtant tout un fier programme : « Par nos propres forces! »

C'était l'affiche de l'emprunt.

Résolu à équilibrer son budget, le gouvernement a lancé un emprunt de 120 millions de zlotys. Cela pouvait paraître risqué, dans un Etat qui subit la crise économique mondiale, et qui a déjà réalisé le maximum d'économies par des mesures aussi sévères que la réduction des traitements et la suppression d'un grand nombre d'emplois, entre autres.

Mais les Polonais ont une longue habitude des sacrifices. Ils sont résolus à maintenir leur Etat en santé et prospérité. Qui trouvera le bout de leur énergie? Tout le monde a souscrit: même les vendeurs de journaux, même les propriétaires terriens dont les impôts dévorent non seulement les revenus, mais le capital. Les fonctionnaires ont, pour la plupart, offert un mois de leur traitement... Que dire de plus, après ce beau trait?

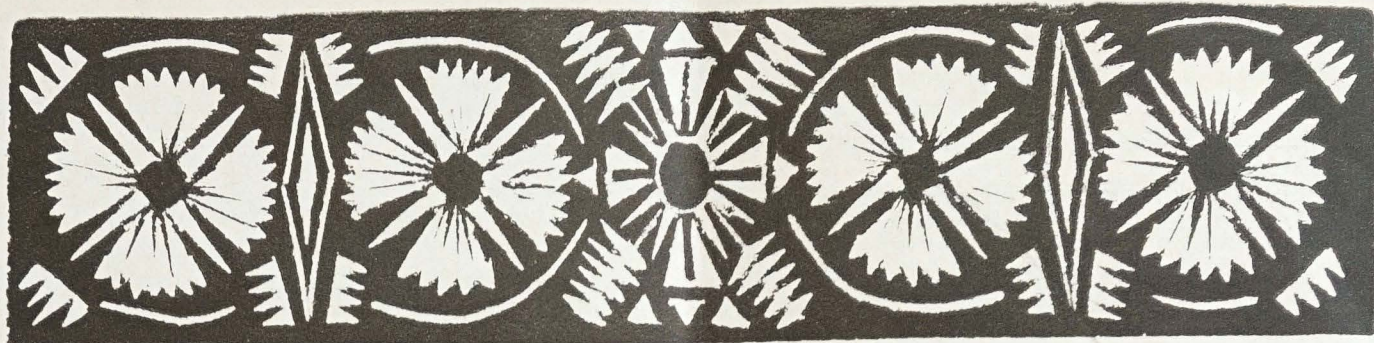
Naturellement, l'emprunt s'est trouvé tout de suite et plusieurs fois couvert.

M. BECK A PARIS.

M. Beck est venu à Paris, quand M. Herriot revenait de Moscou. La visite de M. Paul-Boncour à Varsovie va de soi. Et voici que s'est constitué le bloc franco-polono-soviétique. De son côté, la Pologne resserre son alliance avec la Roumanie. Les Tchèques, à la tête de la Petite-Entente, restent nos fidèles alliés.

Ces heureuses combinaisons diplomatiques vont nous permettre de tenir l'hitlerisme en respect, et nous pouvons dater de ces voyages ministériels, une ère de paix qui sera longue, espérons-le. A nous de la rendre encore plus longue, sinon éternelle, en profitant de ce répit pour aviver les amitiés internationales.

La presse polonaise tout entière a marqué sa vive satisfaction de la visite de M. Beck à Paris. Ce fut en effet un acte de haute diplomatie. Inutile d'ajouter que M. Beck, accompagné de sa femme, fut reçu avec les éminents honneurs et la cordialité dus au représentant de la nation sœur.



Remarques d'un Dermatologue sur l'œuvre de Wit Swosz

(à propos de la Restauration du Rétable de Notre-Dame de Cracovie)



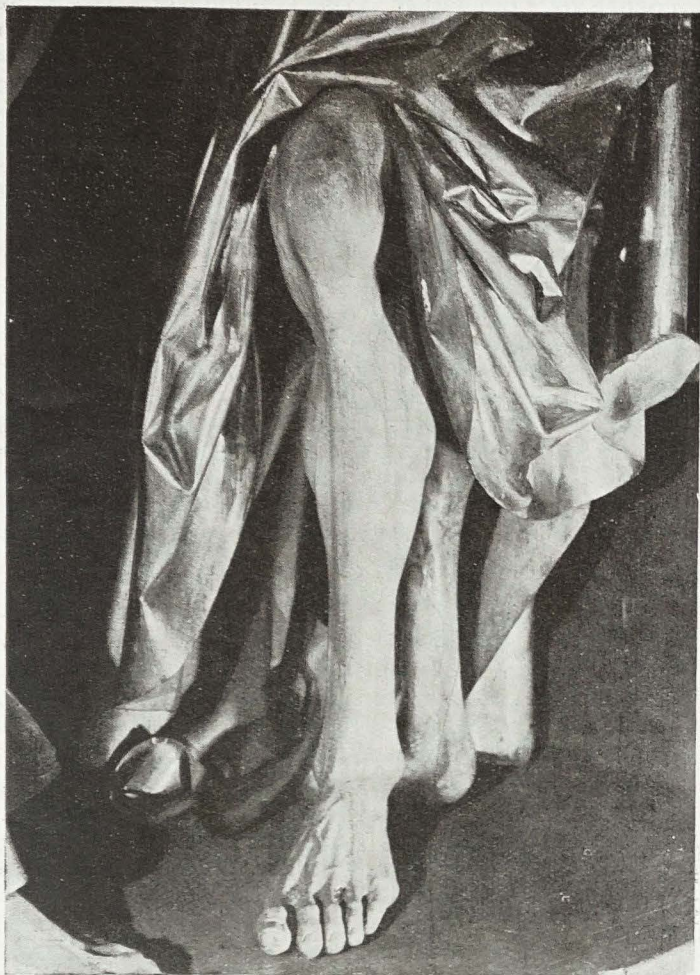
DESCENTE DE CROIX

Comme beaucoup de Cracoviens qui profitent des facilités actuelles pour admirer les œuvres de Wit Swosz, j'ai fait mon pèlerinage au Musée de l'Industrie et aux échafaudages de l'église Sainte-Marie. Grâce à l'amabilité des professeurs Makarewicz et Rotkowski, de même qu'à celle de mon infatigable cicerone, le docteur Przytkowski, j'ai pu voir de près l'œuvre du grand artiste, qui reprend, sous les mains habiles des rénovateurs, la couverture barolée que lui avait imposée autrefois la polychromie du Moyen-Age.

L'atelier des professeurs Makarewicz et Rutkowski rappelle au médecin un amphithéâtre de dissection. Les statues du grand autel gisent sur de larges tables; des membres séparés, des têtes, des ailes d'anges, etc. sont soumis à une expertise savante et ensuite on leur appliquera les méthodes scientifiques les plus nouvelles de rajeunissement.

Ce n'est pas seulement à l'histoire de l'art et de la civilisation que peut servir le Grand Autel de l'église Sainte-Marie. Déjà, en examinant les photographies extrêmement nettes et précises du Docteur Przytkowski, j'avais été frappé par des détails de sculptures, qui témoignaient que l'artiste connaissait à fond certaines manifestations des maladies de la peau. Le ciseau du grand sculpteur n'a pas seulement découpé dans le bois des formes humaines, des visages pleins d'expression, de spiritualité et d'autorité, qui captivent le psychologue et l'anatomiste, mais il a gravé également sur ces visages, avec une fidélité étonnante, la marque des souffrances et des infirmités, à tel point qu'aujourd'hui, nous pouvons reconnaître instantanément la nature de la maladie dont ces personnages étaient atteints. L'exactitude dans la représentation des manifestations cliniques ne le cède en rien à celle des figures de cire réalisées dans des buts didactiques, pour des amphithéâtres d'élèves ou pour des musées.

C'est par ces maladies de peau, qui frappent



DÉTAILS DU RETABLE DE WIT STWOSZ
A NOTRE-DAME DE CRACOVIE

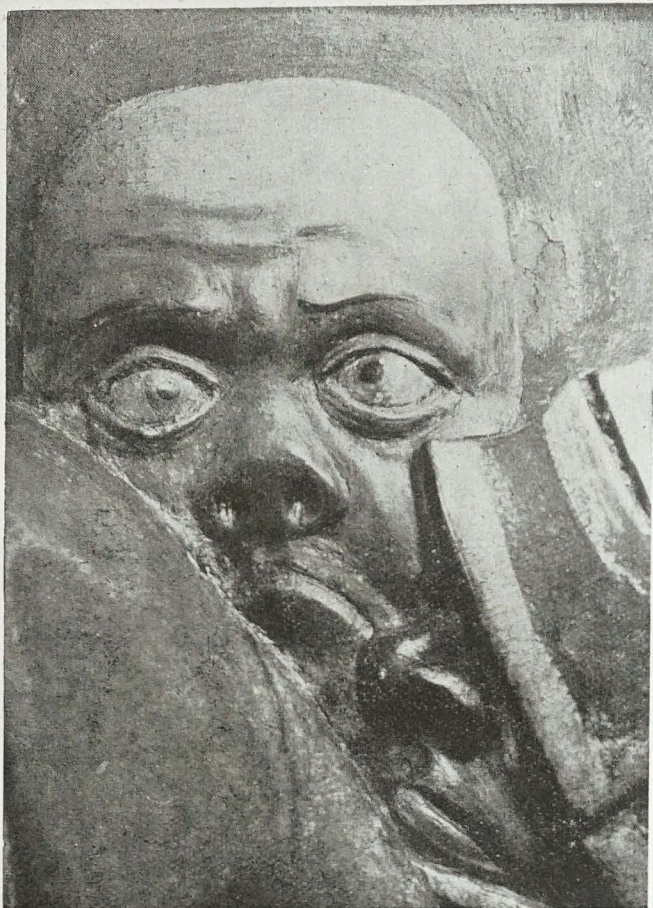
pect caractéristique du cancer (Epithelioma). Les cancers proviennent souvent de la dégénérescence d'une verrue qui existait depuis longtemps et qui présente l'aspect caractéristique de celle que Wit Stwosz a gravé sur le visage du soldat. D'après l'allure générale de la statue, nous avons devant nous un homme dans la force de l'âge, de cinquante ans environ, donc à une époque de la vie où en effet les dégénérescences des verrues apparaissent fréquemment.

Le second personnage touché par une maladie qui le défigure est le jeune garçon, à côté du soldat, qui tient une torche à la main. Un ulcère en forme de sac pend sous la mâchoire inférieure, à la partie antérieure du cou. A première vue, on le prend pour dégénérescence d'un goitre non typique. Mais, en réfléchissant au développement de cette ma-



instantanément les yeux du spectateur et conduisent aux effrayantes déformations et à la destruction du corps humain encore vivant, que l'artiste a pu communiquer aux personnages qu'il s'agissait de représenter sous des couleurs effrayantes, par exemple aux démons, un cachet d'horreur.

Le bas-relief représentant « l'arrestation du Christ » montre de très curieuses manifestations dermatologiques. Sur les 12 personnages qui y figurent, trois d'entre eux portent des stigmates de maladie, gravés de main de maître. Grâce à l'extraordinaire don d'observation de l'artiste, on peut aujourd'hui reconnaître sans grande difficulté la nature de cette maladie. Sur le visage d'un soldat qui saisit le Christ par les cheveux, au voisinage de la pommette droite, on remarque un enfoncement représentant sans doute un ulcère rond, aux bords légèrement soulevés au-dessus du niveau de la peau et tailladé en forme de cœur à un endroit. Au milieu de l'ulcère s'élève une petite protubérance verruqueuse. L'artiste en a sculpté une seconde, mais sans ulcération, sur l'arête du nez, vers la gauche. Celle-ci est sans aucun doute une verrue, mais l'autre au milieu de l'ulcération présente l'as-



DÉTAIL DU RETABLE

ladie, le chirurgien Glatzel et moi, nous sommes arrivés à la conclusion qu'un observateur, un artiste et un réalisateur aussi génial que l'était Wit Stwosz, n'aurait pas représenté d'une façon inexacte une maladie aperçue par lui. Il s'agit en réalité d'un « *Fibroma pendulum* ». Le tissu cellulaire se développant provoque la formation d'une protubérance qui, entraînée par son poids, s'allonge en forme de sac. La conformation régulière de la partie supérieure du cou au voisinage de la mâchoire inférieure exclut la possibilité de l'existence d'un goître.

Le troisième personnage du bas-relief éveille un grand intérêt et une grande admiration pour la façon plastique dont est rendue sa maladie. Il est placé du côté gauche, derrière les personnages actifs et l'on voit seulement une partie de sa tête. Un crâne large, puissant, chauve comme une boule de billard, se découpe sur le fond polychromé; une tumeur se détache nettement sur l'os frontal (*Tubera frontalia*); les yeux, qui font saillie hors des orbites profondes, sont atteints de goître exophtalmique (*Exophtalmus*) et de strabisme convergens (*Strabismus convergens*). L'œil droit constitue un curieux champ d'études dermatologiques et ophtalmologiques. Grâce à la polychromie du Moyen-Âge, Wit Stwosz a pu représenter l'inflammation de la cornée. La pu-

pille droite est plus pâle que à gauche, le dessin de la cornée de l'œil effacé, l'œil semble voilé par la cataracte. En outre, on peut affirmer que la paupière supérieure de l'œil droit est un peu plus large, elle semble tombante. A cet ensemble de manifestations symptomatiques s'ajoute le nez qui présente pour le dermatologue des détails extrêmement curieux. La partie osseuse du nez a dû être détruite, si bien que la peau de l'arête du nez tire vers le haut l'extrémité de celui-ci en relevant les narines et en créant un « nez de bouledogue », comme on dit en médecine.

Nous sommes ici en présence d'une affection caractéristique, la syphilis congénitale.

On peut observer la même forme de nez et de crâne, quoique moins accentuée, sur l'un des savants qui prend part à la discussion dans le bas-relief : « Le Christ au milieu des prêtres ». Comme la plupart des savants qui prennent part à cette discussion, et qui n'ont pas confiance dans le Christ, il ne peut éveiller la sympathie des bons chrétiens, aussi a-t-il été doté par Wit Stwosz de traits particulièrement irréguliers. Lui aussi possède un nez dépourvu d'arête, avec des narines largement ouvertes et dirigées vers le haut. Pour compléter le tableau, le front porte deux bosses. La tête chauve, recouverte d'un bonnet, rappelle celle du personnage précédent. Mais celui-ci n'éveille pas la répulsion, bien que la construction asymétrique de son visage lui donne un aspect antipathique.

Si, comme je le suppose, ces deux personnages portent les caractères typiques de la syphilis congénitale, ce fait éclairerait d'une façon particulièrement importante l'histoire de la médecine en apportant des précisions sur l'origine de cette affection. Car la majorité des savants estime que la syphilis était en général inconnue en Europe avant l'année 1493, et que les marins de Christophe Colomb l'apportèrent lorsque ils revinrent, précisément cette année-là, en Europe; ils la répandirent d'abord à Barcelone et à Séville, où Christophe Colomb vint rendre hommage à Isabelle et Ferdinand. Les années suivantes, elle se propagea très rapidement dans tout notre continent, — selon Strykowski, elle atteignit la Pologne en 1493, et selon la relation d'Oczko en 1498 seulement. Les travaux de Wit Stwosz à l'autel de Sainte-Marie ont duré de 1477 à 1489, donc quelques années avant l'apparition de la syphilis.

Si mes observations sont justes, elles viendraient à l'appui des suppositions d'un autre groupe de savants qui affirment que la syphilis est une vieille maladie, connue en Europe depuis très longtemps, mais qui prit son caractère épidémique, violent et souvent mortel à la fin du XV^e siècle seulement. Une cause de difficulté pour résoudre la question de l'existence de la syphilis à l'époque où Witt Stwosz créait ses sculptures dans l'église de Sainte-Marie de Cracovie, c'est la présence de la lèpre, qui régnait universellement et dont les manifestations sont toutes semblables à celles de la syphilis.

Nous apercevons de très curieux symptômes de maladie de la peau sur l'un des démons du bas-relief de l'aile gauche de l'autel, qui représente : « La descente du Christ en enfer ». Les démons de

Wit Stwosz sont représentés, suivant l'esprit du temps, comme des monstres à forme plus ou moins humaine, avec une tête d'oiseau et une peau de crocodile. Sur le visage de notre démon apparaissent les stigmates du « *lupus vulgaris vorax* », recouvrant un nez gonflé et déformé et les deux joues. La lèvre supérieure a disparu par suite de la décomposition du tissu cellulaire; à sa place pâlit une longue ulcération. Les dents et la mâchoire supérieure sont découvertes, les gencives ont cessé d'exister et l'émail des dents est rongé. Les canines inférieures, d'une grandeur disproportionnée, se dressent vers le haut et, avec les grands yeux ronds et les cornes du bœuf, elles donnent à la figure du démon un aspect bestial, expression de la fantaisie de l'artiste. Sur l'os frontal, au-dessus de l'arcade sourcilière droite, on voit un trou béant qui est certainement en liaison avec le processus de décomposition de l'os frontal; un autre trou semblable se trouve sur le côté gauche de l'os frontal.

Le développement du *lupus* peut amener une semblable destruction des os et de la peau; cependant ces deux trous peuvent être les conséquences d'une autre maladie, par exemple de la syphilis. Peut-être l'artiste a-t-il joint sur un seul visage les signes cliniques de deux maladies différentes, afin d'inspirer plus d'horreur aux spectateurs.

Dans la forme du nez de l'un des soldats dormant, du bas-relief « *La Résurrection* », on peut également apercevoir les symptômes d'une autre maladie cutanée et sous-cutanée, l'Acne Rosacea, maladie des gens âgés; par suite du développement de la peau, le nez s'épaissit et devient d'un rouge grisâtre.

Il faut reconnaître que ces sculptures, qui reproduisent avec tant de fidélité et de réalisme les diverses dégénérescences de la peau, sont extrêmement intéressantes. Mais, pour le spécialiste de l'anatomie, les sculptures du grand-autel présentent de nombreux et très curieux détails. Dans le bas-relief : « *La descente de croix* », un Christ maigre, ascétique, présente de longs doigts osseux, paraissant dépourvus de chair et seulement recouverts de peau. Plusieurs autres statues, et en particulier le démon décrit plus haut, présentent des doigts analogues. Aussi peut-on se demander si Wit Stwosz se servait de modèles vivants, ou s'il ne prenait pas modèle directement sur le squelette, qu'il recouvrait ensuite de peau.

La polychromie rendait d'une façon fidèle la couleur jaunâtre du cadavre du Christ, sous la peau duquel on aperçoit un épais réseau de veines éclatées. Aux extrémités des membres, les veines sont gonflées et forment des varices. Les soldats et les jeunes garçons de « *l'Arrestation du Christ* » ont également des veines gonflées.

Ces détails, qui semblent empruntés à un moulage ou à un atlas des maladies cutanées, témoignent de la grande puissance d'observation et de l'extraordinaire mémoire visuelle de Wit Stwosz, que plus d'un dermatologue pourrait lui envier.

Pourquoi Wit Stwosz a-t-il représenté avec un si cruel réalisme les maladies de peau? Sans aucun doute, il l'a fait intentionnellement, pour éveiller davantage l'horreur. En outre, le plaisir parti-



LA DESCENTE AUX ENFERS - DÉTAIL

culier de reproduire les infirmités du corps a-t-il dû jouer ici un certain rôle. L'amour proverbial des médecins pour les beaux-arts au XVI^e et au XVII^e siècle pouvait permettre à l'artiste de se familiariser avec les effets de maladies rares. On peut citer en exemple les études connues de Michel-Ange sur l'anatomie.

Les artistes avaient encore une possibilité de reproduire les maladies humaines avec l'argile, le bois, le fer, l'argent, la cire. Dans l'antiquité, à l'occasion d'une guérison, on remerciait les dieux en leur offrant une reproduction du membre malade, bras, jambe, tête, ou même, cœur, poumon, cage thoracique, intestins, etc. On recouvrait ces sculptures d'une riche polychromie reproduisant au pin-

ceau les détails de l'affection. Des taches, des pustules, des ulcères, des veines gonflées, larges et épaisses, devaient témoigner de l'état d'inflammation de la peau. L'église a conservé la coutume des ex-voto et les ateliers de sculpteurs et d'orfèvres devaient recevoir des commandes pour l'accomplissement de ces ex-voto. Ainsi, l'artiste était obligé, presque malgré lui, d'étudier les manifestations des maladies in vivo.

Wit Stwosz a donc pu se familiariser avec les maladies de la peau, soit par nécessité, pour exécuter des ex-voto, soit par amour de la diversité de types qu'elles lui permettaient de créer.

En tout cas, l'historien d'art ne pourra qu'admirer le génie avec lequel le grand sculpteur a su reproduire, à l'aide de son ciseau, les manifestations les plus variées des maladies de la peau.

Dr FR. WALTER.



ANGES

par Wit Stwosz

Excursions et Congrès

La Pologne, pays entre tous hospitalier, attire en masse les visiteurs. En feuilletant les journaux polonais des mois d'été, on est frappé par la quantité (je suis tenté de dire la multitude) des excursions et des congrès. Etudiants de tous pays, hongrois, roumains, tchèques, français, lettons, esthoniens, suédois, américains, — journalistes de toutes les capitales, — hygiénistes, professeurs et instituteurs des quatre parties du monde, tout le monde se donne rendez-vous à Varsovie ou Cracovie.

Devant cet afflux d'étrangers, on croit rêver en pensant que la Pologne n'est ressuscitée politiquement que depuis quinze années!

Quelle importance elle a su déjà reprendre dans le monde, tant par sa sagesse politique que par sa grâce naturelle, et aussi par le labeur étonnant que ses fils accomplissent dans tous les domaines.

Les Anciens combattants français en Pologne

Un groupe imposant de 276 A. C. Alsaciens et Lorrains, avec quelques camarades de Bretagne, ont visité la Pologne cet été sous le patronage de la F. I. D. A. C. et du général Gorecki. M^e Bauer, président de l'U. N. C. du Bas-Rhin, était à leur tête.

Partout, ils furent accueillis avec transport, fêtés d'inoubliable façon. Par exemple, le samedi 5 août, c'est Gorlice qui les accueille avec un enthousiasme délirant; plus de 3.000 personnes, presque toute la population de cette petite ville, sont groupées à la gare. Le maire du pays a décrété que ce jour-là serait férié en l'honneur des Français. Sur tout le parcours qui conduit au cimetière militaire, on jette des fleurs aux anciens combattants, qui répondent de leur mieux aux vivats de la foule. Une cérémonie fort touchante a lieu au cimetière, où reposent 20.000 combattants des armées russe, autrichienne et allemande qui se heurtèrent là pendant près d'une année au début de la grande guerre.

Voici ce que l'un des voyageurs écrit dans les « Dernières Nouvelles de Strasbourg » :

« Ce qui fut particulièrement émouvant pendant ce voyage ravissant, c'est la chaleur des acclamations populaires. Ce n'était pas seulement les « officiels » accompagnés de fanfares et de délégations de toutes sortes qui se déplaçaient pour recevoir les anciens combattants, mais partout où circulait « le train des Français » bien orné de drapeaux aux couleurs des deux nations, les populations accouraient sur son passage et spontanément se livraient à des manifestations fort touchantes.

« Dans beaucoup d'endroits, surtout dans la région montagneuse du sud, des bals s'organisaient dans les gares. Ils ne duraient que quelques instants, mais répandaient la plus charmante gaieté en laissant le plus agréable souvenir.

« Les A. C. ont pu constater avec plaisir la vivacité du patriotisme polonais et la fierté de cette nation récemment reconstituée, après 150 années d'esclavage.

« Ils ont pu voir de leurs propres yeux le labeur écrasant accompli depuis l'armistice par ce peuple de plus de 30 millions d'habitants, pour réparer les ruines de la guerre et panser les blessures.

« Ils ont pu admirer aussi la force militaire de cette nation pacifique, qui veut seulement conserver ses biens et qui ne permettra jamais qu'on touche à une partie quelconque de son territoire.

« Enfin, ils ont surtout constaté la vitalité de ce peuple, qui s'accroît chaque année de 500.000 âmes par l'excédent des naissances sur les décès et qui par cela même est plein d'avenir et capable de jouer un grand rôle en Europe. »

Le Congrès des Historiens.

Pendant 8 jours, du 21 au 28 août, à Varsovie, s'est tenue une grande œuvre de collaboration scientifique internationale : le Congrès des Historiens. Il a groupé 900 participants, dont 600 étrangers.

Près de 400 rapports y ont été présentés : 81 français, 76 polonais, 80 italiens, 23 allemands, 21 hongrois, 15 belges, 15 russes, 14 anglais, 12 américains. Deux séances plénières, d'ouverture et de clôture, puis une série de séances spéciales consacrées aux différents problèmes de la science historique, comme l'organisation du travail historique, la préhistoire et l'archéologie, l'histoire moderne, l'histoire du droit, l'histoire de l'économie et de la sociologie, de la philosophie, des sciences, de la littérature, de l'art, des méthodes et de la théorie dans l'enseignement de l'histoire, de la géographie historique ; cette dernière discutée d'une façon toute particulière à l'occasion de l'anniversaire de son créateur Joachim Lelewel. Au cours des séances spéciales, ont été étudiées les différentes questions se rapportant aux études historiques : le nationalisme et la nationalité, l'histoire de l'absolutisme, la démographie comparée, l'histoire des voyages, les découvertes et la colonisation, la banque, la bourse, etc.

Ce fut le 7^{me} congrès de ce genre. Aucun n'avait encore été aussi important.

Les plus éminents historiens du monde y ont pris part : entre autres les savants français: Charles Diehl, Jérôme Carcopino, Alfred Coville, Fernand Baldensperger, Michel Lheritier; allemands: Paul Kehr, Albert Brackmann, Percy Schramm; anglais: Harold William Temperley, G. P. Gooch, Webster; italiens: Pietro Fedele, Pier Silverio Leicht, Gioacchino Volpe, Robert Michels; américains: MM. Rostowcew, Cox, Waldo Leland; le roumain Jorga (ancien président du Conseil); russes: Anatole Lunaczarski, Wiczeslaw Wolgin, Mikolaj Lukin; enfin les Polonais : Thadée Zielinski, Bronislas Dembinski, Oscar Halecki, Marcel Handelsman, Stanislas Kutrzeba, Waclaw Sobieski, etc.

En ouvrant le Congrès, M. Jędrzejewicz, Président du Conseil, a établi un parallèle entre les historiens qui étudient l'histoire et ceux qui la créent, pour démontrer la nécessité de leurs rapports mutuels. Il a ajouté :

« J'ai désiré démontrer une fois de plus, et certainement ce ne sera pas la dernière, que les questions de culture spirituelle, c'est-à-dire du monde scientifique que vous représentez, me tiennent à cœur, à moi, à mon gouvernement et à toute la Pologne. Il me paraît qu'à l'heure actuelle où les soucis matériels deviennent obsédants, il convient d'autant plus d'entourer de toute notre sollicitude toute culture spirituelle dont dépend en définitive le niveau de la vie des nations. »

MUSÉES POLONAIS

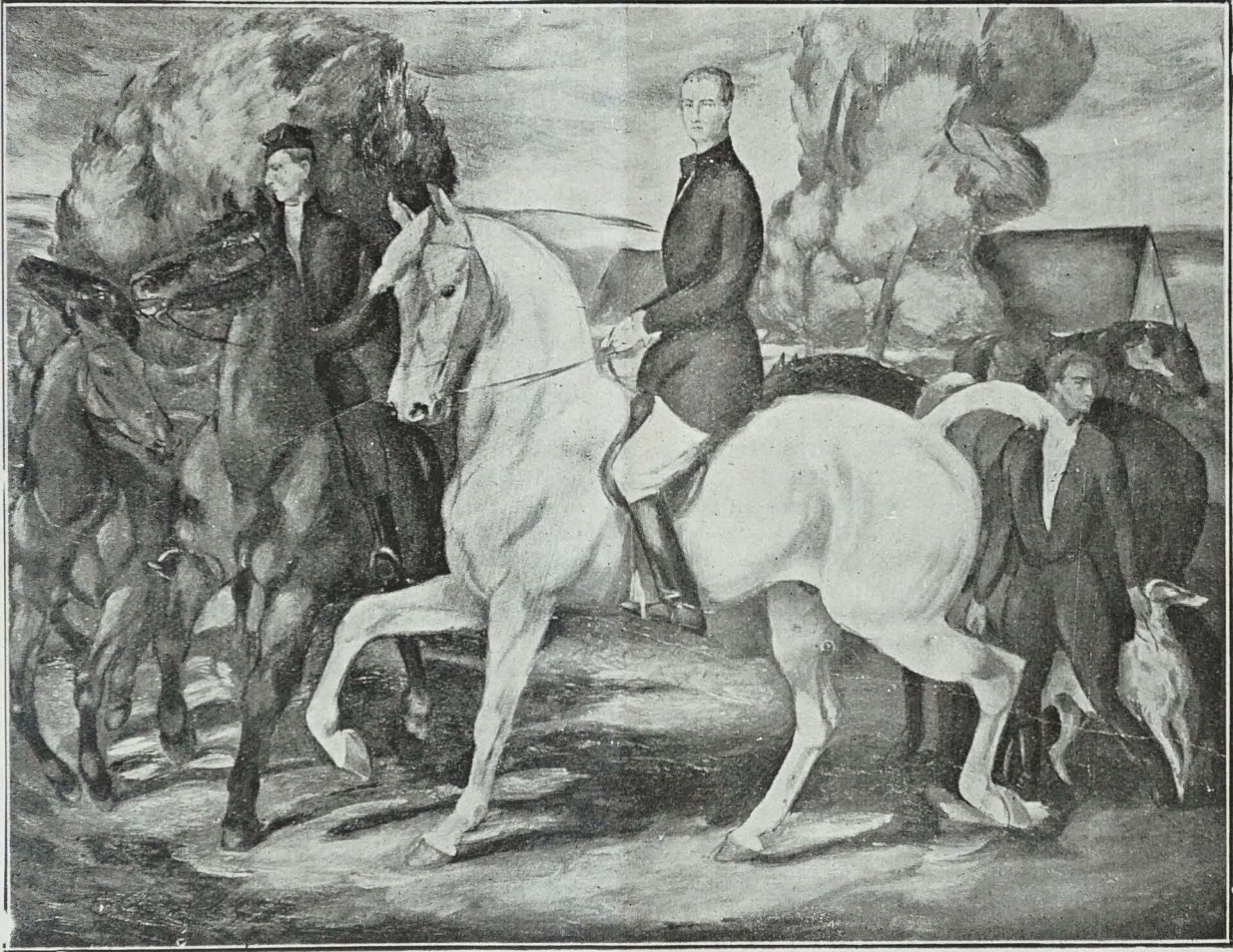


Portrait de Jeune Homme

RAPHAEL

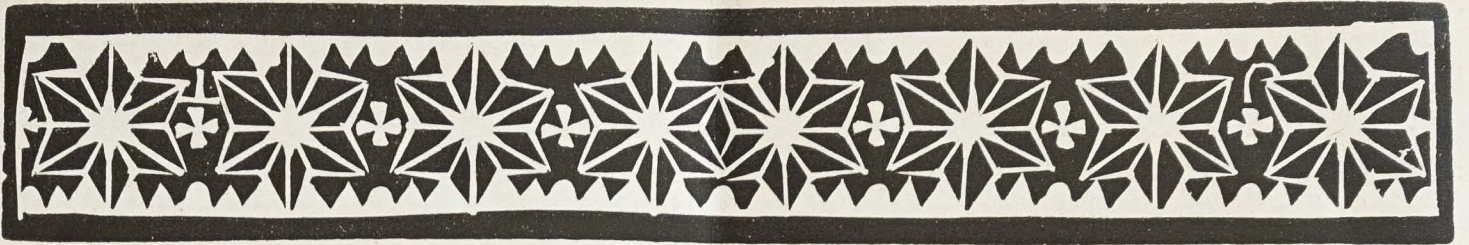
Musée Czartoryski, Cracovie

L'ART POLONAIS



Le Cheval Blanc

Eugène GEPPERT



LES CATHOLIQUES FRANÇAIS EN POLOGNE

Un Voyage d'Amitié

Ce n'est point l'excursion banale où l'on soupire, au moment de regagner son train : « Il y avait, dans telle salle, un Primitif que je n'ai pas vu ! » Moins encore le déplacement officiel où le chef du protocole, inflexible comme n'est pas toujours la justice, tire sa montre pour avertir : « Monsieur le Président, encore une première pierre à poser ! » Ce n'est pas un voyage d'étude, puisque l'on rit, que l'on chante, et que parfois l'on essuie une larme. Ni une mission, car il n'en coûtera rien à nulle caisse officielle. Un pèlerinage ? Plutôt. Nous allons vers des lieux sacrés par la religion quelquefois, par le souvenir toujours. Mais notre but n'est pas d'honorer seulement les saints et les lieux : nous voulons saluer les vivants : « Séparées par l'agglomération germanique, a dit J. Ursyn-Niemcewicz, les nations française et polonaise, comme des arbres éloignés, se rejoignent dans les hauteurs par leurs rameaux fleuris, et les manifestations de cette sympathie ont toujours eu un caractère élevé, intellectuel, poétique ou religieux. »

Exprimer à nos frères retrouvés cette sympathie, la leur dire sans apprêt ou même la leur laisser deviner ; et ce sentiment qui vient du cœur, le justifier par une connaissance plus précise et plus raisonnée de la Pologne présente, peut-être aussi la Pologne d'hier, tel était l'objet de notre voyage d'amitié. Démarche si bien conçue par l'éminent organisateur, le R. P. Dassonville, si opportune et si neuve qu'un héros de l'Indépendance (tous les Polonais sont orateurs, et tous les orateurs plus ou moins poètes !) ne crut pas en exagérer la portée en l'égalant à celle du traité de Versailles. Ne sourions pas ! Ce vieux soldat sentait que nous assistions à un commencement : Français et Polonais confrontant leurs trésors spirituels pour les mettre en commun et rendre quelque jour au monde désaxé ses raisons de vivre.

Basiliques où la piété des générations vêtit de diamants la Vierge-Reine, autels d'argent des mar-

tyrs, tombes des vieux Rois toujours armés contre la barbare de l'Est ou celle de l'Ouest, châteaux où les Polonais retrouvaient la trace d'une gloire prête à renaître, tertre fait de cent mille poignées de terre ramassée aux quatre coins du royaume démembré, Czestochowa, N.-D. de Cracovie, Gniezno, Wilanow et Wawel, monument de Kosciusko, témoins grandioses d'une épopée que l'on taxerait d'invraisemblance si l'auteur n'en était pas Dieu, nous payions, en vous contemplant, un long arrêré d'admiration à distance ! Mais nous connaissons le cri d'indomptable espérance qui mérita de devenir l'hymne national de la Pologne,

Elle n'est pas morte,

Puisque nous vivons.

Ce sont les citoyens qui font la cité. Ces Polonais dont la réintégration dans la famille des peuples a fait cesser le péché mortel de l'Europe, que sont-ils ? Et que veulent-ils ? Les rencontres que d'aimables initiatives nous ménagèrent, ne me permettent assurément pas d'affirmations trop générales. Et je vais tout simplement situer quelques figures dans les lieux où elles me sont apparues.

« La patrie, chez vous, est née du cœur d'une femme ! » a dit Michelet. Et c'est une sottise éblouissante. Mais la fervente Polonaise qui, sous le nom d'Halka Ducraine, fit revivre en pleine guerre tant de Princesses et d'héroïnes, a montré que le « sexe blanc », comme le qualifient de naïfs chroniqueurs, fut, d'Hedvige d'Anjou, canonisée par le peuple, à la comtesse Plater, héroïne de l'insurrection, à la Muse douloureuse de Sienkiewicz, à la Princesse Czartoryska, royale institutrice des exilées, fut ou, du moins, incarna pour tous la force, et non seulement la grace de la Pologne.

Zakopane, station d'altitude. Sur l'interminable rangée des tables nappées de blanc courent les guirlandes de fleurs. Des fraises magnifiques, les

premières de la saison, et, par douzaines, de ces friandises qu'on appelle des chatteries. Sous le crucifix, un portrait de femme, surmontant la modeste tribune, sourit malgré les voiles de crêpe. Une femme parle, vêtue de noir, e. le aussi, gaie pourtant, elle aussi. La bonhomie aisée, l'affabilité sans effort, la malice innocente, la vivacité gracieuse, l'agréable élocution, tout est d'une douairière française. La comtesse Marie Zamoyska, Mademoiselle la Comtesse, comme on l'appelle naïvement, fille du Général et descendante de l'illustre chancelier qui gouverna la Pologne sous tant de Rois, au siècle d'or, nous raconte comment sa famille s'établit en Galicie pour braver « le knout russe et la botte prussienne ». Son père souffla le domaine au Prince de Hohenlohe, et la comtesse mime les gamins de Cracovie glapissant dans leurs rondes : Hohenlohe a perdu Zakopane pour un grosz. Que nous dit-elle encore? Une audience de Léon XIII; un mot de François-Joseph. Je ne sais pas pourquoi une jeune fille reste sans applaudir et pourquoi un étudiant parisien tire sa pochette. La comtesse est gaie, je vous l'ai dit. Oui! Mais la gaieté se conquiert. Petits Français, vous vous dites : « A quel prix? »

Un Père de l'Oratoire prend la parole. Les Oratoriens sont chez eux en Pologne, depuis Gratry. Peut-être depuis Louise-Marie de Gonzague, la pieuse Française, deux fois Reine. Le charmant orateur ! « Je vais, dit-il, vous raconter un conte de fées; mais ce sera moins long, et plus merveilleux. Il y avait une fois une petite fille... » Cette petite fille avait constaté, très tôt, une lacune : pas d'école pour apprendre à vivre! Elle entreprit d'y suppléer. De cette pensée, qu'adopta sa mère, naquit l'école ménagère où nous sommes, rendez-vous, pendant l'occupation, de toutes les jeunes filles que leurs parents voulaient faire élever à la polonaise. La comtesse Zamoyska secoue la tête, comme si c'était vraiment un conte bleu. Mais saurons-nous le nom de la petite fille?

Nous avons retrouvé la châtelaine de Zakopane à Poznan. C'était notre dernière étape. Aussi la voix magnifique de la cantatrice mondaine qui nous offrait son jeune talent, n'arrivait point à charmer notre tristesse anticipée. Nous nous sentions mourir un peu. La Princesse Czartoryska, portant avec sa grâce souveraine le fardeau d'un nom qui remonte aux Jagellons, Ducs de Lithuanie, et qui, récemment encore, a connu des alliances souveraines, me demanda si j'avais vu le palais impérial, où Guillaume II eut l'étrange idée de faire copier la chapelle palatine de Palerme : « Pendant l'occupation, dit-elle, je n'y ai jamais mis les pieds. » Et puis Son Altesse sourit : « J'y suis entrée plus tard, au bras du Général Niessel. »

Le lendemain de cette réception, dans la chapelle dorée de son église métropolitaine, le Cardinal Hlond, Primat de Pologne, célébra pour nous la messe entre les tombeaux et les statues de Miécislas, le premier Duc chrétien, et de Boleslas le Vaillant, le premier Roi de Pologne. Son Eminence daigna nous recevoir ensuite et se faire photographier au milieu de notre groupe dans la cour de son palais, au milieu des acclamations d'enfants bruyants qui se sentaient chez eux. Elle nous dit un mot :

« La Pologne est pacifique ! » Assurément, comme la France! Mais aussi, comme la France, elle sait que la paix ne dépend pas d'une bonne volonté isolée : « Si petite que soit votre lampe, nous conseille Maeterlinck, ne donnez jamais l'huile qui l'alimente; mais la flamme qui la couronne. » A plus forte raison, si la lampe peut contenir de quoi éclairer le monde. La Pologne donnera toujours sa flamme; en prenant les moyens de la sauvegarder, elle rend service, non seulement à ses alliés, mais au monde où sa clarté manquait.

Telle nous paraît être la pensée du Cardinal Kakowski, Archevêque de Varsovie. Grand, imposant, la majesté du titre et de la charge tempérée par une bienveillance souriante, l'Eminentissime prélat, parlant avec lenteur non pour chercher ses mots, mais pour mieux nous inculquer ses idées, nous montre sa généreuse patrie vouée de tout temps à la défense de l'Occident, et, mieux encore, de la Chrétienté. Il est fier de la force qu'elle a retrouvée; la faction des Jagellons et de Sobieski est reprise; et les armes de la sentinelle sont bonnes.

Son nom seul est un mur à l'Empire ottoman, disait La Fontaine au libérateur de Vienne, ce « Prince aimé de la victoire ». Le nom de la Pologne, nation si profondément humaine, qui fut sans doute la première à partager la tolérance, redevient une barrière contre telles barbaries qu'il n'est pas besoin de nommer.

Plus qu'une autre, elle a le droit de se dire une âme; car, pendant un siècle et demi, sanglante et écartelée, elle a vécu. Le corps inerte et presque froid, l'âme veillait. La guerre ne fut jamais son industrie nationale, ce peuple qui se battit pour les autres et qui ne fit son unité, ni par le feu et le sang ni par les intrigues d'une diplomatie fourbe, mais par le sacrifice d'une Reine presque enfant qui foula son amour aux pieds pour son pays, et devant la croix. Vraie Mère de la Patrie, Hedvige d'Anjou modela son royaume à l'image de son cœur.

La tradition vit toujours, et l'on devrait parler de tendresse, ou mieux de piété filiale pour définir le sentiment des Polonais à l'égard de cette « Princesse de la Fleur de Lys ». Ainsi la nomme le professeur Halecki dans son remarquable et clairvoyant essai de synthèse historique; et le sourire de la sainte, presque contemporaine de Jeanne d'Arc, illumine ces pages sévères. Cet illustre historien voulut bien, dans une causerie familière, nous exposer ses vues sur la collaboration intellectuelle entre les deux pays qui n'ont jamais cessé d'être amis. C'était à Varsovie, dans l'hôtel de la comtesse Marie Zamoyska, si semblable à nos vieilles demeures du faubourg Saint-Germain, n'étaient les portraits d'ancêtres en pelisse d'écarlate. A Cracovie, dans le décor si différent de la vaste Maison des Œuvres, un autre professeur exprima les mêmes sentiments. Il nous rappela qu'un Pape français, Sylvestre II, décerna la couronne royale au Duc Boleslas. Et il nous dit aussi qu'il fallait désormais parler de la puissance polonaise. Un étudiant mit l'accent sur ce dernier terme avec un enthousiasme de bon augure.

Ce peuple est fidèle. Unanime aussi. Je me rappelle notre arrivée à Gniezno, vénérable métropole

qui garde le corps de Saint Adalbert, apôtre et martyr des Prussiens. J'entends ce collégien en casquette verte à ruban rouge, me dire avec fierté : Voici la statue de notre premier Roi, Boleslas le Vaillant. Devant la cathédrale, (car les Français avaient toujours un tour de faveur !) il s'efface en promettant : « Je vous écrirai une jolie lettre ! » et je revois à Torun, sur la place du Théâtre, ce garçonnet de dix ans, pieds nus, à peine vêtu d'un petit sarrau noir, et si soigné pourtant, qui, de toute la candeur de ses yeux bleus, contemple « les dames » françaises et pose obstinément sa petite main blanche sur

la portière de l'autocar... pour que la France ne parte pas !

Bernard LATZARUS.

De telles relations sont toujours décevantes, parce qu'incomplètes. Et mes compagnons de route me reprocheront de n'avoir pas mentionné le nom de notre gracieuse et dévouée conductrice, Mme Wanda de Lada. C'est qu'il aurait fallu l'inscrire à toutes les lignes. Elle a été l'âme du voyage et s'est acquis la plus respectueuse reconnaissance de tous et de chacun.



PROCESSION A LOWICZ

Les Polonais dans le Lot sous Louis-Philippe

(suite et fin)

II. STATISTIQUE DES RÉFUGIÉS POLONAIS DANS LE LOT EN 1834.

Le nombre des réfugiés polonais dans le Lot nous est connu approximativement pour l'année 1834, grâce aux réponses des maires des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Cahors et des sous-préfets de Gourdon et de Figeac au préfet. Le gouvernement avait alors enjoint au préfet de voir si les secours distribués ne pouvaient être diminués ou supprimés, en égard aux ressources que les réfugiés tenaient, soit de leur industrie, soit de leur famille. Les renseignements portent sur la position sociale, l'industrie exercée, les ressources retirées de celle-ci, les moyens pécuniaires, la conduite.

Arrondissement de Cahors. — En octobre 1834, il y avait 114 réfugiés dans l'arrondissement de Cahors.

Albas : 7, sans travail : 2 charpentiers ont travaillé quelque temps, « mais n'étant pas au fait de cet état comme ceux du pays, ils ne sont plus commandés par personne. » Même remarque pour 1 tailleur.

Cahors : 40 sans profession. Là-dessus, 15 anciens militaires (dont 1 musicien), 6 officiers, dont l'un, le capitaine Nicolas Jermalowicz, a servi en France sous Napoléon, 1 chirurgien, 10 étudiants, 5 propriétaires, 2 employés. « 7 à 8 ont été employés durant quelques semaines aux travaux du pont [Louis-Philippe] ou sur la route n° 111, mais le faible produit de leur travail a été employé par

eux pour s'habiller, se trouvant dans le plus grand dénuement de vestiaire. »

Castelnau : 15 sans profession, 1 menacé d'aliénation mentale.

Catus : 14 : 13 sans profession, 1 apprenti plâtrier, 4 autres s'essayèrent aux métiers de bourrelier, chaudronnier, cordonnier, serrurier, mais s'en sont dégoûtés pour la même raison que l'un d'entre eux « par le motif que le faible secours que le gouvernement lui accorde était insuffisant pour sa subsistance et l'entretien de ses habits devenu plus dispendieux par suite des exercices violents de son nouvel état ».

Lalbenque : 7 : 2 travaillent quelquefois à la carrière de Cieurac, commune voisine. Le maire fait remarquer : « Plusieurs de ces étrangers sont logés chez une femme dont le mari est absent, ayant une jeune fille ; leurs mœurs étant fort suspectes, M. le curé s'est fort alarmé de cette cohabitation qu'il regarde comme un sujet de scandale. Je ne crois pas dans mes attributions d'y porter remède, tant qu'il n'y aura pas publiquement offense à la pudeur ou attentat aux mœurs. »

Limogne : 9, sans profession. Le maire fait observer : « Le bourg de Limogne n'offre à ces étrangers d'autre industrie que le travail de la terre ; plusieurs d'entre eux sont anciens militaires et ont perdu l'usage de ce travail ; les autres, plus jeunes, seraient très disposés à apprendre des métiers, si Limogne leur présentait cet avantage. »

Montcuq : 14 : 1 apprenti cordonnier, 1 coutelier, 1 menuisier, 1 sellier, 2 se livrent quelquefois aux travaux des champs, 1 est « mauvais peintre et musicien », 1 sort du collège et « se livre à l'étude ou à la peinture des fleurs ». Expriment l'opinion commune de ses collègues, le maire déclare : « Retrancher les subsides à ceux qui sont à Montcuq, ce serait les réduire à la mendicité et peut-être au crime. Mais leur faire comprendre combien il leur importe de changer de vie, de penser à l'avenir et de se créer par leur travail ou leur industrie une ressource moins précaire que les subsides, c'est ce que je leur ai fait entendre et ce que je ne cesse de répéter. »

Puy-l'Evêque : 15 : 11 sans profession, 2 travaillent comme manœuvres 2 ou 3 fois par semaine, gagnant ainsi 0 fr. 50 et la nourriture ; 1 tailleur ne gagne que la nourriture, avec l'espoir de gagner plus tard 0 fr. 40 et la nourriture ; 1 cordonnier gagne environ 0 fr 75.

Arrondissement de Figeac : 55 réfugiés.

Bretonoux : 10, sans profession.

Cajarc : 11 : 1 sans profession, 1 apprenti armurier, 2 apprentis bourreliers, 3 apprentis cordonniers, 2 apprentis couteliers, 1 apprenti tailleur, 1 apprenti menuisier.

Lacapelle-Marival : 8 : 3 sans profession, 1 apprenti coutelier, 3 apprentis selliers, 1 apprenti tailleur.

Livernon : 9, sans profession.

St-Céré : 10, sans profession, 1 mécanicien ne peut trouver à exercer sa profession.

Figeac : 7 : 4 sans profession, 1 apprenti menuisier, 1 apprenti coutelier et 1 apprenti seilier qui économisent tous deux sur les subsides pour indemniser leurs maîtres.

Arrondissement de Gourdon : 94 réfugiés.

Gourdon : 12 : 8 n'exercent aucune industrie, 3 sont apprentis tailleurs, 1 est apprenti relieur.

Gramat : 15 : 11 sans profession, 2 apprentis ferblantiers, 1 apprenti forgeron, 1 apprenti tailleur.

Labastide-Murat : 10, sans profession.

Martel : 15, sans profession.

Payrac : 8, sans profession.

Salviac : 7, sans profession.

Souillac : 11 : 7 sans profession, 2 apprentis horlogers, 2 apprentis tailleurs.

St-Germain : 7 : 6 sans profession, 1 apprenti menuisier.

Vayrac : 9, sans profession.

III. STATISTIQUE DES RÉFUGIÉS POLONAIS EN 1836.

Les sources d'information sont les mêmes qu'en 1834 et le motif de l'enquête est identique : réduire ou supprimer les subventions inutiles. On est frappé par le fait que le nombre des réfugiés polonais secourus a diminué notablement : 168 pour l'ensemble du département, contre les 263 de 1834.

Arrondissement de Cahors : 81 réfugiés (début décembre 1836).

Albas : 2. Il n'en reste que 1 seul des 7 de 1834, qui travaille la terre par intermittence ; l'autre vient d'arriver.

Cahors : 12 travailleurs sur 39 en résidence. Là-dessus 7 noms de 1834 : Kikiewicz est apprenti cordonnier chez Delmas, Urbanski et Urmowski sont apprentis relieurs chez Calmette, Olszewski est apprenti imprimeur chez Cornedé, Biélaç est apprenti tourneur chez Cazes fils, Bobrowski est apprenti orfèvre chez Pinel fils, Milkowski est musicien ménétrier. Des 5 nouveaux venus, l'un était marchand épiciier jusqu'au 10 décembre, 1 autre est apprenti coutelier chez Contival, 1 apprenti relieur chez Calmette, 1 autre musicien ménétrier, le dernier portier au pont en construction.

Catus : 10 : 7 de 1834. Le plâtrier travaille toujours, 3 autres, après s'être employés à extraire de la pierre pour le pont de Cahors, sont oisifs depuis la suspension des travaux, 1 autre a travaillé chez le sieur Delpech. Quant aux trois nouveaux venus, ils ont travaillé un temps aux carrières de Fraysinet le Gélat [commune située à une vingtaine de kms à l'ouest de Catus].

Lalbenque : 2 déjà là en 1834. L'un Szewski « âgé de 52 ans, ayant servi dans les armées fran-

çaises, depuis l'Empire jusqu'à la dernière révolution de Pologne qui l'y rappela... n'a d'autre profession que de travailler la terre ». L'autre Gasowski « âgé d'environ 25 ans (il lui en était attribué 26 en 1834 et le conseiller municipal délégué, disait alors de lui « paraît avoir été bien élevé, connaître la musique... conduite irréprochable »), sait lire et écrire, a fait une partie de ses classes, mais il est ici peu à même d'utiliser ses connaissances; à défaut de quoi il s'est fait de lui-même tailleur d'habit et travaille habituellement de ce métier, faute de mieux. Il serait à désirer qu'il n'eût pas contracté quelque liaison qui l'attache ici contrairement à ses intérêts bien entendus : un moyen qui pourrait contribuer à la rompre, en le portant à demander une autre résidence qui lui offrirait des ressources en rapport avec ses moyens intellectuels, serait de lui réduire son subside de moitié ».

Limogne : 6 : restent des 9 de 1834. « Aucun d'eux n'a cherché à se procurer un métier, ils se sont contentés d'aller travailler aux ateliers qui étaient sur la route royale de Tonneins à Milhau par Concots. S'ils n'ont pas de goût pour apprendre des métiers, on doit l'attribuer plus tôt (sic) à leur âge qu'à leur insouciance. » Le maire continue — et c'est le premier qui nous donne la nouvelle indemnité journalière à laquelle on veut soumettre les réfugiés ordinaires : « Leur position me fait penser que les 60 c. qu'on veut leur accorder par jour à dater du 1^{er} janvier prochain, leur seront encore indispensables pour leur existence. »

Montcuq. — Des 14 de 1834, il y a un nom qui ne se trouve pas dans les 11 sur lesquels le maire ne peut donner de renseignements, parce que depuis longtemps ils ont quitté Montcuq, sans l'autorisation du préfet. Quant aux 3 autres, le mauvais peintre et musicien n'a pas de santé, de même qu'un de ses compagnons, et le troisième, qui était apprenti cordonnier, est occupé aux travaux de la navigation à Luzech.

Puy-l'Evêque. — Les 15 de 1834 ne sont plus que 11 ; là-dessus 3 nouveaux venus : 4 travaillent à la canalisation du Lot ou à la route n° 111 gagnant ainsi de 90 centimes à 1 fr 40; le cordonnier continue à exercer sa profession et gagne toujours 0 fr 75 par jour, mais un de ses camarades qui suit la même voie, ne gagne que 0 fr 50, comme débutant; un autre s'est mis à la menuiserie et gagne aussi 0 fr 50. Le tailleur gagne maintenant 0 fr 50. Enfin chose digne d'être notée, à cause de sa rareté, Debinski « qui paraît appartenir à une bonne famille et dont la santé est délabrée... reçoit annuellement de ses parents, une somme de 200 francs, ce qui lui donne les mêmes moyens d'existence que ses camarades qui se livrent au travail ».

Arrondissement de Figeac : 47 réfugiés (le 30 novembre).

Bretenoux : 7 restent des 10 de 1834; ils sont toujours sans occupation.

Carjarc : 5, dont 4 de 1834 ; l'un des anciens travaille parfois comme manœuvre.

Figeac : 22 au lieu de 7 ; le seul du groupe de 1834 est toujours désœuvré. Notons parmi les 21 nouveaux venus, 4 officiers : le capitaine Jernialowicz « paie pour sa nourriture et son logement, 20 francs par mois..., sa tenue n'est pas analogue à son grade, il ne paraît dans aucune réunion ni dans aucun café; tout démontre qu'il n'a d'autre moyen d'existence que ses subsides ». Des 3 sous-lieutenants, il est ainsi parlé : Baranski « tout démontre qu'il est forcé d'user d'une sévère économie, car il vit très retiré et sa tenue n'est pas non plus analogue à son grade », Todwen « afin d'économiser s'est associé pour son ordinaire à trois de ses compatriotes », Ambroziewich « on ne le voit qu'avec quelques-uns de ses camarades, il ne fréquente ni les cafés, ni les auberges, sa tenue est très simple ». Il y a un professeur Rzehak « bien habillé, promenant toujours seul, fréquentant les églises et rarement les cafés ». Plusieurs ont des occupations : un est ouvrier imprimeur, un autre est apprenti à la fabrique de rubannerie, un autre est apprenti tailleur, 1 apprenti lithographe, 1 apprenti horloger, 1 apprenti brasseur. La colonie figeacoise comprend enfin une femme, la veuve Sielewicz ainsi appréciée: « elle pourrait s'occuper au filage ou à la couture, mais on assure qu'elle ne fait rien ».

Lacapelle-Marival : 2 (8 en 1834) : 1 qui travaillait comme apprenti sellier en 1834 ne travaille plus; le nouveau venu, qui « a travaillé en qualité d'apprenti menuisier a été obligé de cesser pour incapacité ».

Latronquière : 1 (aucun en 1834) travaille comme manœuvre à Sénailac.

Libernon : 3 (9 en 1834) : ceux-ci qui ne faisaient rien 2 ans auparavant sont maintenant occupés : 1 est garçon boulanger, les 2 autres manœuvres.

St-Céré : 7 (10 en 1834) : tous les 5 anciens travaillent : 2 sont apprentis tailleurs, 2 apprentis chez un tourneur de chaises, 1 apprenti coutelier. Des 2 nouveaux venus, 1 est désœuvré, l'autre apprenti chaudronnier.

Arrondissement de Gourdon : 40 réfugiés.

Gourdon : 10 (12 en 1834) : 6 travaillent, 1 perrier gagne 6 francs par mois.

Gramat : 3 (15 en 1834), tous occupés : 1 apprenti chapelier, 1 apprenti peintre et 1 apprenti tailleur.

Labastide-Murat : 4 (10 en 1834) désœuvrés.

Martel : 3 (15 en 1834), dont 1 garçon teinturier.

Salviac : 2 (7 en 1834) : 1 est apprenti cordonnier, l'autre apprenti coutelier.

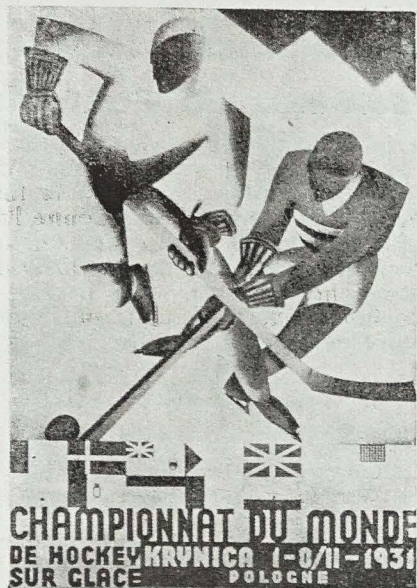
Souillac : 4 (11 en 1834), dont 2 sont apprentis tailleurs.

St-Germain : 5 (7 en 1834), sans profession.

Vayrac : 10 (9 en 1834) : 1 seul travaille comme tailleur, 1 autre « vieux militaire de l'Empire, a souffert la peine de l'exil en Sibérie pour avoir combattu dans nos armées ».



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



UNE AFFICHE POLONAISE

Une exposition d'art graphique

Tandis que notre Exposition d'Art Populaire Polonais va continuer sa triomphante tournée dans l'Est et le Sud-Est de la France, au cours de l'année 1933-34, une autre Exposition, d'un genre tout différent, va être mise à la disposition de nos Comités du Nord, de l'Ouest et du Centre.

C'est une Exposition d'Art Graphique (eaux-fortes, gravures sur bois, dessins, etc.).

Au cours de son récent voyage en Pologne, notre Secrétaire Générale, Mme Bailly, est entrée en collaboration avec la Société d'Art Graphique de Cracovie, que préside M. Kowalski, et celle des Arts Graphiques de Varsovie, présidée par M. Siedlecki, et dont la brillante et active secrétaire est Mlle Wiktorya Gorynska. Le ministère des Affaires Etrangères de Varsovie a donné son assentiment et son appui à ce projet.

L'Art graphique polonais est un des plus riches de notre époque. Très nombreux sont les artistes, et leurs œuvres vont du classicisme le plus harmonieux à la fantaisie la plus moderne et la plus audacieuse. Il peut soutenir la comparaison avec l'art graphique de la France ; il dépasse la Russie ; il est bien supérieur à la production allemande. Il sera une véritable révélation pour les Français.

Nous prions nos Comités régionaux de vouloir bien faire savoir, le plus tôt possible, au Comité Central pour quelle date ils souhaiteraient recevoir l'Exposition.

N. B. — Les œuvres exposées seront à vendre. Leur prix modique (entre 30 et 100 francs) permettra à tous les amis de l'art, même en ces temps de crise, d'acquérir de très belles œuvres.

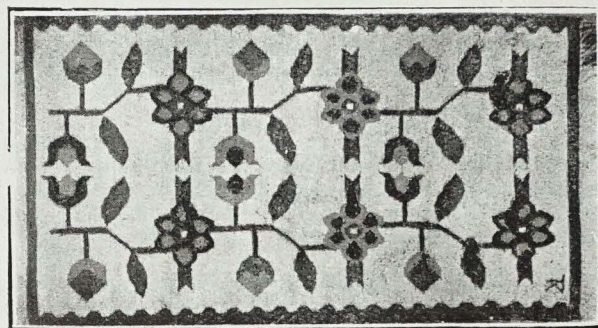
A Alençon

Notre Exposition d'Art Populaire Polonais a été présentée au public alençonnais dans l'Hôtel de la Société d'Histoire et d'Archéologie, par les soins de notre éminent collaborateur, M. Jouanne, archiviste départemental, au cours du mois de juillet.

Elle a été ouverte au public le 8, lors d'une séance de la Société Historique de l'Orne.

Malgré l'époque tardive, de nombreux visiteurs sont venus à l'Hôtel Libert et ont acheté quantités de souvenirs de Pologne. Les écoles sont venues en grand nombre.

Remercions la marquise Gicquel des Touches pour sa collaboration, et toute notre reconnaissance à Mme Jouanne, qui a été, avec son mari, le principal artisan du succès.



UN KILIM

A Colmar

La Renaissance Française, dont le Président est notre éminent ami, M. Armbruster, a apposé, le 3 septembre, une plaque commémorative sur la maison natale d'Antoinette Lix, cette grande Alsacienne, qui combattit pour la Pologne et pour la France en 1863 et 1870. Le Consulat de Pologne à Strasbourg et les A. P. de Colmar prirent part à cette émouvante cérémonie.

A Amiens

A la kermesse du lycée de jeunes filles d'Amiens, un comptoir d'Art Populaire Polonais a été organisé et tenu par notre fidèle collaboratrice, Mlle Nézard, professeur agrégée au lycée.

Très gros succès. Tous les objets ont été vendus.

La Presse Amie

Nos compliments à « La Dépêche » (Le Toulousain) qui a inséré, dans ses colonnes, un intéressant article sur Gdynia et qui a reproduit notre vignette sur Copernic ; à « L'Express du Midi », qui a donné toute une bibliographie sur les Lettres Polonaises, sous la signature de J. R. Debrousse.

Pour les « Amis de la France »

Des dons importants d'ouvrages nous ont été faits pour la bibliothèque des Amis de la France à Czestochowa ; par Mme de Châteauvieux-Lebel, le Dr Vincent du Laurier et Mlle Heywang, de Lyon (toute la collection de « L'Illustration » pendant et depuis la guerre).

Cordial merci à tous.

Une étude sur la Constitution Polonaise

Notre collaborateur, M. Gabriel Daty, chef de cabinet à la Préfecture du Haut-Rhin, docteur en droit, diplômé de l'École des Sciences politiques, vient de publier une étude remarquable sur la Constitution Polonaise, préfacée

par M. Bonfils-Lapouzade, Procureur général, président des A. P. à Colmar.

Nous conseillons vivement à nos lecteurs l'acquisition de cet ouvrage, qui présente si clairement un sujet si complexe. (Librairie Huffel, Colmar, 3 francs.)

Divers

Les Amis de la Pologne ont participé, par des dons, à la Fête des Nations, organisée au mois de juin à l'Office d'Action Sociale d'Education Populaire de Malakoff.

A Genève a eu lieu une belle soirée en l'honneur de Slowacki, organisée par M. le Docteur Edouard Cros, le 2 mai. Nous y avons participé en procurant à l'organisateur des documents et traductions indispensables.

Nous avons offert au Musée Pédagogique un choix d'ouvrages sur la Pologne, qui ont été aussitôt répartis entre la Bibliothèque générale du Musée et sa bibliothèque circulante.

Nous avons appris, avec plaisir, la constitution de « L'Associazione Giovanile Culturale italo-polacca », à Rome. Cette Association est immédiatement entrée en relations avec nous, qui lui avons procuré tout un matériel de propagande.

« L'Association Polonaise à Vienne » nous a également demandé toutes nos publications, qu'elle apprécie hautement

A Bordeaux, s'est constituée une « Association des Etudiants Citoyens polonais à Bordeaux ». Formée d'Israélites, elle compte trente membres, sous la direction de MM. Gubinski, président ; Zembsztejn, vice-président ; Frankiel, trésorier et Lubicz, secrétaire général. La jeune association est entrée aussitôt en rapport avec le Comité Central et le Comité Bordelais des Amis de la Pologne.

M. R. Jean, journaliste plein de verve et d'ardeur, a donné, dans la salle des Preux-Saint-Ausone, une conférence sur « Le Couloir polonais » devant un vibrant auditoire de jeunes gens. Au succès de la conférence avaient aidé nos amis d'Angoulême, et, notamment, M. Pierre Poinaud.

Les Amis de la Pologne ont eu le plaisir de mettre en rapport la Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord et la Revue « *La Kahena* » avec l'important organe littéraire polonais « *La Pologne Littéraire* ».

La collaboration des deux Sociétés se poursuit, maintenant, de la façon la plus cordiale.

Nos Collaborateurs

M. Lapetite, qui, au Collège de Saint-Jean-d'Angely avait fondé un groupe d'Amis de la Pologne, il y a deux ans, a créé, au cours de l'année dernière, au lycée d'Aurillac, un nouveau groupe, très important.

M. l'abbé Unslicht représente, à lui seul, tout un Comité et, grâce à lui, les abonnements nous arrivent, non pas un par un, mais dix par dix, quand ce n'est pas plus. Puisse son exemple être suivi !

Pour avoir des correspondants polonais

Adressez-vous, de la part des « Amis de la Pologne », à M. Lucien Roquigny, Directeur de l'« *Echo de Varsovie* », 7, Nowy Swiat, à Varsovie.

De nombreux militaires polonais seraient heureux de correspondre avec leurs collègues français. S'adresser à M. Roquigny.

Abonnez-vous à :

LA POLOGNE LITTÉRAIRE

mensuel, illustré, du plus haut intérêt, paraissant en français, anglais, allemand, russe, italien.

Prix d'abonnement : 4 francs suisses par an.

Varsovie, Zlota 8, ou Paris. Librairie franco-étrangère, 123, boulevard Saint-Germain.

APPRENEZ LE POLONAIS !

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis

CHEMINS DE FER DE L'EST,

de l'ETAT, du NORD, d'ORLEANS et de PARIS à LYON et à la MEDITERRANEE.

Les Chemins de Fer de l'Est, de l'Etat, du Nord, d'Orléans et de Paris à Lyon et à la Méditerranée ont l'honneur de faire connaître que pour augmenter les facilités offertes au Public par leurs services de livraison et d'enlèvement à domicile dans Paris, ils viennent de donner des instructions à leurs livreurs pour que ceux-ci assurent désormais à la demande des expéditeurs ou des destinataires, la montée ou la descente à l'étage ou en cave, des colis d'un poids au plus égal à 50 kgs et s'efforcent de donner satisfaction dans toute la mesure possible aux demandes de ce genre qui leur sont présentées pour les colis de plus de 5 kgs.

Les rémunérations que les livreurs sont autorisés à réclamer pour ces opérations sont fixées par un barème qu'ils doivent présenter à toute demande des expéditeurs ou des destinataires.

Prime à nos abonnés

A nos abonnés, nous offrons, à moitié prix, le bel ouvrage illustré de M. BAROT-FORLIÈRE : *Notre sœur la Pologne*, 6 fr. (au lieu de 12 fr.) pris à nos bureaux. Ajouter 1 fr. 50 pour frais d'envoi recommandé.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

**Relations directes entre la Normandie,
le Sud-Ouest de la France et les Pyrénées**

par le rapide « Manche-Océan », via Dieppe, Rouen, Le Mans, Nantes, La Rochelle, Bordeaux.

Voitures directes et couchettes toutes classes, voiture-buffet.

Correspondance à Dieppe avec les services maritimes Dieppe-Newhaven-Londres.

Pour tous renseignements, s'adresser aux gares des chemins de fer de l'Etat.

CHEMINS DE FER DE L'EST

*Voyagez la nuit confortablement
vous gagnerez ainsi du temps et de l'argent.*

Utilisez les places de couchettes dans les trains de nuit du réseau de l'Est. Il ne vous en coûtera, à partir du 1^{er} août, et quel que soit le parcours, qu'un supplément de 25 francs en sus du prix de votre billet de 1^{re} classe, ce qui abaissera de 10 francs le prix actuellement perçu entre Paris et Epinal, Gérardmer ou Saint-Dié.

Le même supplément sera perçu dans les relations entre le réseau de l'Est et celui d'Alsace et de Lorraine.

A partir du 1^{er} août également des couchettes de 2^{me} classe seront mises en service entre Paris et Gérardmer. Pour les occuper, il suffira de payer un supplément de 25 francs en sus du prix du billet de 2^{me} classe.

Ce supplément très réduit de 25 francs est en général inférieur au prix d'une chambre d'hôtel : le voyage en couchettes vous permet donc de gagner du temps sans dépense supplémentaire.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 C/c postal Lille 166-57

*Le grand Quotidien de l'émigration polonaise
en France.*

Le plus fort tirage des journaux polonais
paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »
Bi-mensuel illustré
pour l'émigration polonaise



« GAZETA DLA KOBIET »
Bi-mensuel illustré
pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions
dépasse 70.000 exemplaires.

Le « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés.
(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

*Faire la publicité dans ces journaux
c'est toucher toute la clientèle polonaise
dans la France entière !*

Faites-en l'essai sans tarder !

Vous serez satisfaits !

*Tarif de publicité et spécimens gratuits
sur demande.*

**LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES
JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.**

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

On trouve aux Amis de la Pologne

DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 10 vues en bistre : 1 fr. 50; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 tr. 50; 8 vues : 1 fr. 50.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Goynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES IMAGES

Portrait équestre du Maréchal Pilsudski, par Szyk : 10 fr. La Vierge de l'Ostrobrama, fond or ou argent : 10 fr. et 5 fr. selon la grandeur.

UN ALBUM

« La Pologne immortelle » : 10 fr. Franco : 12 fr.

DES COUSSINS

en tissus de Lowicz à 25 fr. Brodés avec motifs de zakopane : 35 fr. (ajouter 3 fr. pour le port).

NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

SOCIETE FRANÇAISE DE LIBRAIRIE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande, envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O.

Varsovie

Nr. 190-840

Postaux-Chèques

Paris

Nr. 776-84

Téléphone : Danton 04-42

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

Le Gérant : H. ANGLES

RODEZ. — IMP. P. CARRÈRE (Maison fondée en 1624).

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M. Gaston DOUMERGUE.

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER,
le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI,

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.

Vice-Président : M. Robert SEROT, député,
ancien sous-secrétaire d'Etat.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale* : Mlle POLLET (Fénelon) ; *déléguée* : Mlle PIEDZICKA.

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.

LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président* : Général PARIS.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE ; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER ; *vice-présidents* : MM. LOBIN et DOBLER ; *secrétaire général* : M^r GARCIN ; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.

ALENÇON. — *Président* : M. JOUANNE, archiviste ; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES

ALGER. — *Délégué* : M. SCHVEITZER, professeur au Lycée.

ALLIANCE FRANCO-POLONAISE du NORD de la FRANCE. — *Président* : M. CHATELET, Recteur ; *secrétaire général* : M. DEBUS ; *déléguée* : Mme MARQUIGNY, directrice du Lycée.

ANGERS. — *Présidente* : Mme BAROT ; *Vice-Présidents* : D^r TURLAIS, M. BIRGÉ ; *secrétaire-général* : M. Jacques MERCIER.

ARLES. — *Président* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

ARRAS. — M. DAVRINCHE, architecte.

AUCH. — *Président* : M. ADRIAN, proviseur ; *Vice-Président* : D^r SZELECHOWSKI ; *Secrétaire* : M. FALCOUNET, Directeur de la Société Générale ; *trésorier* : M. DESME DE CHAVIGNY, Trésorier-Payeur général du Gers.

AUTUN. — *Président* : M. Paul CAZIN ; *secrétaire* : M. GOUZE.

AVIGNON. — *Présidente* : Mme FAGES-FABRE.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BAR-LE-DUC. — *Présidente* : Mme REMY, Directrice de l'E. P. S. de jeunes filles ; *vice-président* : M. LUCQUIN.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général* : M^r MANON CORMIER ; *trésorier* : Colonel BOUIC.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — *Président* : M. VACQUIER ; *trésorier* : D^r WAGNER.

BOURGES. — *Président* : M. BUFFET, Intendant général ; *vice-présidente* : Mme la Duchesse DE MAILLÉ ; *secrétaire générale* : Mme GUYOT, Professeur.

BREST. — *Président* : Amiral GUÉPRATTE.

CASTRES. — *Présidente* : Mme Azaïs, Présidente de la Croix-Rouge ; *Vice-Présidente* : Mme PALIÈS ; *Secrétaire-Trésorier* : M. Jean DE VIVIERS.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Président* : M. SEROT, industriel ; *vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'Ecole des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MEZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : M. D'ACREMONT, Avocat ; *vice-présidents* : MM. Eugène FÉLIX, Prés. des Anciens Combattants, CHARVET, Inspecteur d'Académie, LAMBERT, Prés. des Officiers de Réserve ; *secrétaire* : Mlle ASSO, Professeur au Lycée Sévigné ; *trésorier* : M. BOHRER.

CHARTRES. — *Président* : M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie.

CHATEAUROUX. — *Présidente* : Mme LEHOUCHEU.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON ; *vice-président* : M. BRIÈRE ; *secrétaire* : M. POSTEL.

COGNAC. — *Président* : M. ROUX ; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Professeur.

COLMAR. — *Président* : M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur général ; *vice-présidents* : M^r FEHNER, avocat ; M. LOISON ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; Mlle Alice STEGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHAEGLIN, Juge au Tribunal.

(A suivre)